

INTRODUCTION

La « BD de création », c'est du sérieux !

par Florence RICHTER
rédactrice en chef de Lectures



Le présent dossier présentera surtout la BD de création, plus particulièrement en Fédération Wallonie-Bruxelles. Parmi les meilleurs spécialistes du secteur ont collaboré à ce dossier : Thierry Bellefroid, Daniel Couvreur, Frédéric Paques et Bruno Merckx, secrétaire de la Commission BD au ministère de la Culture. On annonce aussi la parution du premier Répertoire des auteurs et illustrateurs BD en Fédération Wallonie-Bruxelles.

On connaît les ténors de la BD, tels Hergé, Edgar P. Jacobs ou Franquin, par exemple. Mais dans ce créneau, au chiffre d'affaires explosif, et très apprécié par tous les publics, connaît-on bien la « BD de création » ? On y découvre des thématiques intéressantes, gentiment provocatrices et très sérieuses à la fois, régulièrement axées sur des sujets de société, avec des graphismes souvent fort sombres, au point qu'on peut s'interroger : cette BD, du moins en Belgique francophone, subit-elle l'influence tardive de l'esprit de révolte et de réflexion de Mai '68 ?

Deux articles aussi vivants que passionnants, signés par Hugues Dorzée, présentent d'une part le parcours d'un grand critique et historien de la BD, notre collaborateur Franz Van Cauwenbergh, et d'autre part une série d'actions et d'animations en faveur de la BD au sein des bibliothèques publiques : Baie des tecks, Mangathèque, BDBus, association BD-Bxl, et promotion de la BD alternative.

Bonne lecture ! ●



1) LA BD AUJOURD'HUI

Une photographie de la Bande dessinée contemporaine

Dresser un panorama de la bande dessinée d'aujourd'hui, c'est d'abord succomber à la tentation des chiffres. Depuis une dizaine d'années, les publications en français sont entrées dans une ère de surproduction qui donne le vertige. Traductions, rééditions et essais sur la bande dessinée compris, on publie environ 4 500 nouveaux titres par an. C'est dire si la prescription devient un art difficile. Mais cet art, précisément, auquel les bibliothèques participent de manière essentielle, est en même temps plus utile que jamais.

par **Thierry BELLEFROID**
journaliste à la RTBF

Dans cet article, nous nous en tiendrons à la bande dessinée dite franco-belge. Elle est traversée par plusieurs courants, plusieurs genres, qui se déclinent à travers des produits de grande consommation (on peut parler d'industrie culturelle) comme au travers d'ouvrages de création pointus.

À côté des grosses machines dont les tirages n'ont rien à envier à ceux des romans français les plus populaires - citons *Titeuf*, *Blake & Mortimer*, *XIII*, *Lucky Luke*, *Largo Winch*, *Thorgal*, etc. -, on trouve une grande partie de la production qui chasse sur les mêmes terres que le cinéma ou la télévision. L'ère des séries télévisées a d'ailleurs donné lieu à nombre d'ersatz dessinés qui empruntent même parfois le vocabulaire de « saisons » là où jadis, on préférait les « cycles ». Dans ces séries aux héros généralement récurrents, on trouve à boire et à manger, mais il convient de ne pas tout rejeter. Des noms émergent ces dernières années, qui résonnent comme des valeurs sûres. Ainsi, on retiendra par exemple, les scénarii écrits par deux Fabien : Nury et Vehlmann.

Fabien Vehlmann est aujourd'hui aux commandes de la série *Spirou* et *Fantasio* qu'il a reprise avec brio en compagnie de Yoann

au dessin. Mais il est aussi le scénariste de *Seuls*, une BD pour pré-ados qui raconte comment une bande d'enfants se débrouille pour survivre dans un monde sans adultes - La Ribambelle de notre époque, en somme. Il a réalisé d'autres séries ou albums parmi lesquels on pointera le très étrange et fascinant *Jolies Ténèbres*, paru chez Dupuis et dessiné par Kerascoet.

Quant à Fabien Nury, il cumule depuis quelques années les séries les plus diverses avec un égal bonheur. On retiendra surtout le magistral *Il était une fois en France*, qui raconte les aventures d'un des plus grands collabos français qui se trouvait être juif et qui n'a cessé de retourner sa veste au gré des événements pour assurer sa survie. Une fresque d'une qualité rare, qui sait ne pas prendre parti pour mieux faire réfléchir le lecteur. Du même scénariste, on peut conseiller également *La mort de Staline*, impressionnant scénario sur les derniers jours du dictateur qui n'est pas sans rappeler l'ambiance de *Partie de Chasse* jadis écrit par Pierre Christin et dessiné par Bilal. Ou *L'or et le sang*, qui renoue avec le meilleur de la BD d'aventure sur fond rigoureusement historique. Sans parler d'un album paru en 2011, *Atar Gull*, narrant la vengeance implacable d'un esclave africain arraché à la terre de ses ancêtres pour être envoyé en Jamaïque.

Les héritiers

Si j'ai mis en avant ces deux scénaristes, c'est sans doute parce que la bande dessinée d'aujourd'hui souffre d'un manque de scénarii de qualité. Derrière les blockbusters scénarisés par Jean Van Hamme (*XIII*, *Largo Winch*, *Thorgal*, *Blake et Mortimer*) et repris aujourd'hui pour la plupart par Yves Sente, on cherche vainement de grands scénaristes. Les meilleures œuvres des dernières années sont pour la plupart le fait d'un auteur unique, qui en assure à la fois le texte et le dessin. Ce n'est pas un hasard. Les scénaristes, aussi doués soient-ils, ne sont pas dessinateurs. Souvent, leurs idées se heurtent à des règles liées au récit, à la narration dessinée, qui en ôtent une partie de la substance. Si les années 60 et 70 ont consacré les scénaristes Goscinny, Jean-Michel Charlier et Greg en tête - les dernières décennies ont en revanche, montré la force des auteurs complets. Pour bien comprendre où l'on en est, le mieux est d'effectuer un petit retour en arrière.

Comme beaucoup le savent, la belle santé de la bande dessinée franco-belge doit tout, historiquement, au succès phénoménal d'Hergé, qui démarre *Tintin* à la toute fin des années 20. Mais c'est après guerre, avec la création du journal *Tintin* et la montée en puissance de son aîné, le magazine *Spirou*, que va naître une extraordinaire génération de créateurs parmi lesquels on trouve Jijé (*Jerry Spring*, entre autres), Franquin (*Spirou* et *Fantasio* mais aussi *Gaston Lagaffe*), Morris (*Lucky Luke*), Peyo (*Les Schtroumpfs*), Will (*Tif et Tondu*), Jacobs (*Blake et Mortimer*, dont le succès ne sera jamais aussi grand de son vivant que depuis sa reprise), Jacques Martin (*Alix*, *Lefranc*), etc. À cette époque, presque tous les « grands » sont belges. Derrière eux, une nouvelle génération va contribuer à conforter le succès d'une bande dessinée partagée entre aventure et humour à travers les magazines *Tintin* et *Spirou* : Tillieux (*Félix*, *Gil Jourdan*), Walthéry (*Natacha*), Cauvin (scénariste de tant de séries à succès parmi lesquelles *Les Tuniques bleues*, *Les Femmes en blanc*, *Cédric*, *Les Psys*,

etc.), Dany (*Olivier Rameau*), Hermann (*Comanche*, *Bernard Prince*, *Jeremiah*, *Les Tours de Bois-Maury*, et bien d'autres). Et une autre génération se met en place, grâce à la création de magazines français, celle-là : Uderzo-Goscinny (*Astérix*), Giraud (*Blueberry*) alias Moebius (*L'Incal*, entre autres), Pratt (*Corto Maltese*), Gotlib (*Dingodossiers* etc.), Bretécher (*Cellulite*, *Les Gnan-gnan*, *Les Frustrés*, *Agrippine*), Druillet (il réinvente la SF), Mézières (Valérian, avec Christin au scénario), Fred, F'murr, Cosey, Derib.... Mais aussi en Belgique : Comès (*Silence*, *La Belette*, *Éva*, etc.), François Schuiten et Benoît Peters (*Les Cités Obscures*) Bernard Hislaire (*Bidouille et Violette* ou *Sambre*). La liste est longue.

Grâce à la création de magazines comme *Pilote* d'abord, *Métal Hurlant* ensuite et surtout (*À SUIVRE*), la bande dessinée se donne soudain un souffle nouveau, abondant des genres laissés jusque-là à la seule littérature et sortant des paginations traditionnelles ou de la couleur.

De cette aventure qui culmina fin des années 80, reste aujourd'hui une diversité dans l'approche du médium et une liberté éditoriale qui font le sel et la spécificité unique de la bande dessinée francophone. Mais la prédominance de quatre grands éditeurs dans le paysage – Casterman, éditeur historique des albums de *Tintin* et d'*Alix*, Le Lombard, qui publie les histoires du journal *Tintin*, Dupuis, qui publie celles parues dans *Spirou* puis Dargaud, qui sera l'éditeur des grands noms du magazine *Pilote* – va donner des appétits à d'autres. Jacques Glénat, le premier. D'abord tourné vers la bande dessinée réaliste et plus historique (avec quelques séries qui se hisseront très haut : *Les Passagers du vent*, *Balade au bout du monde*, *Les Sept vies de l'Épervier*), il connaîtra un succès énorme grâce à *Titeuf*. Puis Guy Delcourt (éditions Delcourt), Mourad Boudjellal (éditions Soleil) et tant d'autres. Aujourd'hui, ils sont plus de 200 sur le territoire francophone, dont la grande majorité se bat pour conserver un dixième de pourcentage du marché. Des géants sont nés, par

rachat ou absorption. Le plus grand est actuellement le groupe Média Participations qui coiffe Dargaud, Lombard, Dupuis et Kana (l'un des leaders du manga), entre autres. Derrière, on trouve Delcourt (qui vient de racheter Soleil et qui possédait déjà une marque de mangas appréciable), Glénat (également propriétaire des marques Vents d'Ouest, Drugstore - ex-Albin Michel-Écho des Savanes - et Treize Étrange), Casterman (qui appartient au groupe Flammarion également propriétaire de Fluide Glacial) et quelques autres. Si ces derniers temps, chacun semble de plus en plus se diversifier au risque d'empiéter sur les plates-bandes du voisin, ces éditeurs conservent une certaine identité qui correspond aux grands genres abordés par la bande dessinée contemporaine. Pourtant, il y a plus de vingt ans, des auteurs ont compris qu'ils ne pouvaient pas se retrouver dans les choix de ces « majors ».

Génération collective

Après l'expérience de « Futuropolis » première mouture¹ qui popularisera quelques grands noms, au premier rang desquels on trouve Tardi, la fin des années 80 coïncide avec la création de structures collectives. L'aînée, la plus connue aussi, c'est L'Association. Parmi les six fondateurs, des auteurs aujourd'hui considérés comme les piliers de ce que Hugues Dayez a appelé dans son livre *La nouvelle bande dessinée*² : Lewis Trondheim, David B, et dans une certaine mesure Killoffer, devenu aujourd'hui l'un des tout grands illustrateurs français mais qui s'est progressivement éloigné de la BD. L'Association accueillera également deux auteurs désormais élevés au rang d'icônes : Marjane Satrapi et Joann Sfar. La première a apporté un succès quasi planétaire à l'éditeur grâce à *Persépolis* (avant de se tourner vers le cinéma avec le succès que l'on sait). Le second, a connu la consécration en quittant le giron de L'Association et en cherchant un public plus large chez Dargaud et Delcourt (*Le Chat du rabbin* en est la plus criante illustration, mais il ne faudrait pas oublier

la série *Donjon* avec Lewis Trondheim ou *Petit Vampire*). Sfar est lui aussi, cinéaste aujourd'hui, comme l'est son ami Riad Sattouf, auteur de la même génération et de la même mouvance. À ces créateurs complets, on peut ajouter Manu Larcenet (*Le retour à la terre, Le combat ordinaire, Blast*), Blutch (Grand Prix du festival d'Angoulême en 2009), Christophe Blain (*Isaac le Pirate, Gus, Quai d'Orsay*). Ensemble, ils forment une sorte d'école qui domine une partie du paysage contemporain et inspire largement les auteurs français tentés par la bande dessinée de création. Ce qui les rapproche ? Une manière d'aborder le dessin, tout d'abord. Quasi instinctive, privilégiant le croquis et le trait brut. Ensuite, un univers propre, ancré dans le réel ou dans la philosophie. Voilà sans doute l'un des grands courants de la BD francophone actuelle, né ces dix dernières années.

Puisqu'on a évoqué le nom de Marjane Satrapi, il faut signaler l'influence majeure qu'a eu *Persépolis* sur l'autobiographie en BD. En vendant plusieurs millions d'exemplaires de son histoire personnelle vécue dans l'Iran de la Révolution islamique, Marjane Satrapi a popularisé un genre qui était déjà très prisé par la littérature française. On ne compte plus les récits autobiographiques publiés ces dix dernières années. Si la plupart sont dénués d'intérêt, c'est sans doute parce que cet effet s'est doublé d'un phénomène de mode lié à l'apparition des blogs dessinés. Face au récit autobiographique distancié et à la narration subtile, on trouve en effet quantité de journaux de bord inutiles, d'une extrême platitude. On leur préférera sans hésiter la liste ci-dessous, à laquelle s'ajoute bien entendu *Persépolis*.

L'Ascension du Haut Mal de David B, où l'auteur raconte son enfance puis son adolescence aux côtés d'un frère épileptique. *Le Journal de Fabrice Neaud*, un journal retravaillé à l'extrême, ne reprenant que des épisodes signifiants, traitant entre autres de l'homosexualité de l'auteur mais surtout élevé au rang d'objet littéraire dessiné. *Shenzhen* et *Pyong Yang* de Guy Delisle,

¹ À distinguer de l'actuelle maison qui porte ce nom. Antoine Gallimard, propriétaire de la marque créée par Étienne Robial l'avait laissée en sommeil jusqu'à ce que Mourad Boudjellal, le patron de Soleil, lui propose de la faire renaître de ses cendres il y a un peu moins de dix ans, à travers une joint venture. Gallimard a ensuite recapitalisé, prenant une part majoritaire dans la société avant que Boudjellal revende ses parts en 2011 en même temps qu'il cédait Soleil à Delcourt. Bien que centré sur une bande dessinée de qualité autour de romans graphiques, Futuropolis n'a plus grand-chose à voir avec la maison jadis créée par Robial.

² Dayez (Hugues), *La nouvelle bande dessinée*, Niffle, 2002.

deux ouvrages traitant de l'immersion dans la culture purement communiste. *Faire semblant c'est mentir* de Dominique Goblet, autobiographie magistrale centrée sur le rapport aux parents. *Portugal* de Cyril Pedrosa, vaste pavé de plus de 250 pages sur le retour aux racines, écrit sous forme d'autofiction. Ou encore *Pilules Bleues* de Frederik Peeters, où l'auteur raconte sa vie avec une compagne et un beau-fils infectés par le virus HIV.

De l'autobiographie au carnet de voyage, voire au reportage, il n'y a qu'un pas. Sur les traces de l'Américain Joe Sacco (*Gorazde*, mais aussi *Palestine : dans la bande de Gaza*, ou encore *The Fixer : une histoire de Sarajevo*, etc.), plusieurs auteurs français ont fait entrer le témoignage, le reportage ou le documentaire dans la bande dessinée. On pense tout d'abord à Emmanuel Guibert, encore un auteur révélé par L'Association. Il y a publié *La guerre d'Alan*, une série basée sur le témoignage d'un vétéran américain de la Seconde Guerre mondiale. Chez Dupuis, il a livré au tout début des années 2000 une trilogie consacrée aux souvenirs d'un photo-reporter dans l'Afghanistan des années 80 : *Le Photographe*. Le retentissement de cette œuvre a été énorme. De son côté, Étienne Davodeau a privilégié la voie du documentaire à travers plusieurs ouvrages où il s'immerge (et se dessine dans ses interactions avec les acteurs qu'il rencontre) dans des milieux précis. On pense à *Rural !*, premier du genre, où il va à la rencontre des fermiers qui cultivent bio. Et plus récemment, à cet album ambitieux, *Les Ignorants*, rencontre avec un viticulteur de sa région. En passant par *Les mauvaises gens*, où il brosse le portrait d'une classe sociale particulière, à la fois syndicaliste et profondément chrétienne, dont sont issus ses parents. On pense aussi à Pascal Rabaté, qui a publié *Bienvenue à Jobourg* et *Jusqu'à Sakhaline*, d'après *Un voyage* de Tchekov. Ou à Emmanuel Lepage (*Voyage aux îles de la Désolation*). La relève est assurée avec Maximilien Le Roy (*Hosni, SDF*, le collectif *Gaza, un pavé dans la mer*, ou encore *Faire le mur*, etc.)

Des auteurs ancrés dans leur époque

Pas si éloignés d'eux, des auteurs moins engagés, moins politiques peut-être, mais témoins de leur temps. Depuis une vingtaine d'années, ils sondent l'époque dans laquelle ils vivent et livrent des ouvrages tantôt faussement légers tantôt noirs qui donnent du grain à moudre aux sociologues. Là encore, on peut citer quelques noms. Dupuy et Berbérian, pères de *Monsieur Jean*, qui ont su, comme peu d'autres, camper les errances des trentenaires des années 90 et des quadras de la décennie suivante. Jean-Claude Denis, qui de *Quelques mois à l'Amélie* à *Tous à Matha* scanne sa propre génération et ses aspirations. Baru (Grand Prix d'Angoulême 2010), auteur de plusieurs livres coups de poing (*L'autoroute du soleil*, la série *Les Années Spoutnik*, *Fais péter les basses*, *Bruno*, etc.), vrai-faux rocker de la BD mais avant tout, empêcheur de s'endormir sur les inégalités sociales. Le Liégeois Denis Lapière (*Le Bar du Vieux Français*, *Un peu de fumée bleue*, *La femme-accident*, et j'en passe) devenu au fil des ans l'un des scénaristes les plus intéressants des deux dernières décennies, toujours en quête d'histoires prégnantes. Hermann, explorateur de la violence et de la bassesse humaine (*Sarajevo-Tango*, *Jeremiah* et une foule d'autres titres). Sans parler, à l'autre bout du spectre, de Wolinski ou de Vuillemin, descendants directs de Reiser et de Desproges.

On aurait tort de résumer la création de bande dessinée actuelle à ces auteurs ancrés dans leur époque. Des genres aussi populaires et intemporels que la SF ou la fantasy ont permis ces dernières années à certains créateurs de proposer des œuvres aussi fortes que signifiantes. Sur les traces de pères fondateurs - on pense évidemment à Moebius et au duo Christin-Mézières dont nous avons déjà parlé -, une génération s'est emparée du genre pour amener le lecteur à repenser le monde et les interactions humaines. On ne peut ignorer dans ce domaine le travail de Bilal, auteur issu de l'ex-Yougoslavie que la guerre dans son pays d'origine a amené

à traiter de front le thème de la division (*Le sommeil du monstre*, 32 *Décembre*, *Rendez-vous à Paris*, *Quatre ?*). Mais il serait dommage de passer à côté d'un auteur moins médiatisé, Denis Bajram, qui a posé, avec la série *Universal War One*, les bases d'une nouvelle science-fiction en bande dessinée. On relira aussi avec plaisir deux histoires de Jean Van Hamme. *Le Grand Pouvoir du Chninkel*, dessiné par Rosinski. Une histoire de fantasy magistrale. Et *S.O.S Bonheur*, un récit d'anticipation dessiné par Griffo qui, plus de vingt ans après sa publication, résonne encore comme une véritable intuition du monde futur. L'uchronie est également un genre très prisé par la bande dessinée. En témoignent les nombreuses séries publiées par les éditions Delcourt qui se sont fait une spécialité de revoir l'Histoire sous ce prisme. Enfin, si l'on parle de genre, on ne peut passer à côté d'un des plus grands monuments de ces trente dernières années, *Les Cités Obscures*, de Schuiten et Peters. À travers des livres sans héros (ou presque) mettant l'homme face à la ville et au système politique, les deux auteurs ont créé un fantastique qui leur est propre. Leur monde est d'une cohérence, d'une richesse tant graphique que sociologique et d'une puissance d'évocation uniques.

On l'aura compris à la lecture des lignes qui précèdent : la bande dessinée d'aujourd'hui explore tous les champs. Les guerres ne font pas exception. *Déogratias* ou *Les Enfants*, du Liégeois Jean-Philippe Stassen, fouillent les plaies du génocide rwandais. *C'était la guerre des tranchées*, *Varlot Soldat*, *Putain de guerre* et d'autres

encore, de Jacques Tardi, reviennent avec force sur la Guerre 14-18. *L'ombre du corbeau* et *Dix de Der*, de Comès, traitent chacun d'une des deux guerres.

Il faut s'attarder davantage sur *Fritz Haber*, la série monumentale du Bruxellois David Vandermeulen (trois tomes parus, trois autres à venir). Elle raconte le destin peu commun d'un savant juif-allemand, Prix Nobel de Chimie en 1918 (pour l'invention de l'ammoniac), haut placé dans l'appareil de guerre allemand en 14-18 (il invente l'ypérite, le gaz utilisé dans les tranchées), se servant ensuite de la montée du national-socialisme pour faire financer ses recherches qui déboucheront, ironie du sort, sur la découverte du Zyklon B employé ultérieurement dans les chambres à gaz. Heureusement pour lui, ce savant génial mais ambitieux qui a tout fait pour faire oublier sa judéité, mourra avant l'utilisation du Zyklon B dans le cadre de la Solution Finale. Entre-temps, il aura conservé une amitié indéfectible - et ce n'est pas le moindre des paradoxes - avec Albert Einstein et surtout avec Haïm Weizman, pur sioniste, qui présidera Israël de 1949 à 1952. Ce personnage aux contours apparemment insaisissables mourra en exil en 1934, mais ses reniements et ses errances ont inspiré un travail historique et scientifique à David Vandermeulen qui est aujourd'hui reconnu, après dix ans de travail, comme l'un des spécialistes

plus grands au monde du parcours de Fritz Haber. Les près de 600 pages déjà publiées prouvent, s'il en est besoin, que la bande dessinée peut s'emparer de tous les thèmes, de tous les personnages et s'affranchir totalement de la littérature sans perdre une miette de rigueur.



On pense aussi à *XX^e Ciel.com* de Bernard Yslaire, embrassant l'histoire de tout le XX^e siècle. Ou, très récemment, à ces deux ouvrages, *En Italie, Il n'y a que de vrais hommes* de Luca de Santis et Sara Calabone puis *Triangle Rose* de Dufranne, Viconovic et Lerolle, traitant des camps réservés aux seuls homosexuels durant la Seconde Guerre mondiale. Le premier s'intéresse à la question en Italie. Le second dévoile l'abjection du système allemand sous le III^e Reich. Et si l'on sort de la BD franco-belge, on citera évidemment le magistral *Maus* de Art Spiegelmann, qui a obtenu aux États-Unis le célèbre Prix Pulitzer. Il convient, bien entendu, de ne pas confondre ces ouvrages avec les innombrables BD qui prennent les guerres pour simple contexte. Et notamment, depuis le succès indéniable du très beau double diptyque de Gibrat, *Le Vol du corbeau* et *Le Sursis*, de tous ces scénarii qui magnifient la résistance dans un effet de mode mercantile à la limite de l'inculture et du mauvais goût.

La bande dessinée de création

Plus on avance dans cette photographie de la bande dessinée contemporaine, plus on s'aperçoit que s'y mêlent, dans un savant mélange, fulgurances et sous-produits, livres de référence et objets de pure consommation. Il n'est pas toujours aisé de les différencier au premier regard. L'un des critères de choix est évidemment la qualité du dessin et de la mise en scène. Il en va de la bande dessinée comme du cinéma ou du théâtre. Un bon texte, un bon thème ne suffisent pas. On aurait tort de croire qu'un sujet choc peut être traité à l'aide d'un graphisme d'une banalité consternante. Car on ne l'a peut-être pas suffisamment souligné dans les lignes qui précèdent, la bande dessinée est un art. Le neuvième, pour être précis. Chacune des œuvres citées dans le présent article a à cœur d'en tirer le meilleur parti. C'est-à-dire, de raconter de case en case, de jouer sur les ellipses, les espaces inter-séquentiels (ces mini-ellipses qui se produisent d'une case à l'autre et qui constituent la

différence majeure entre les pages d'une bande dessinée et les séquences d'un film de cinéma), afin de permettre au lecteur de composer lui-même le récit.

Pour autant, on peut se poser une question à laquelle il n'est pas aisé de répondre : qu'est-ce que la bande dessinée de création ? Pour résumer, on peut dire que les travaux qui entrent dans cette catégorie ont trois caractéristiques : n'avoir pas de but mercantile, faire avancer le médium et se placer hors des sentiers battus. Et où trouve-t-on la bande dessinée de création aujourd'hui ? Paradoxalement, on pourrait dire : « Partout ». De grands éditeurs ont des collections expérimentales, qu'on pourrait comparer au cinéma d'auteur. Casterman a la collection « Écritures » dans laquelle ont paru nombre de romans graphiques étrangers (japonais comme américains) mais aussi des livres ambitieux : *Amères saisons* d'Étienne Schreder (un témoignage d'une profonde sincérité sur la descente aux enfers puis le retour à la vie d'un alcoolique), *Soupe Froide* (une BD sur les SDF en milieu d'accueil), ou *Droit du Sol* (la question des réfugiés à Mayotte) de Charles Masson, *Les enfants de l'envie* (la génération née de « l'occupation » américaine de la Normandie après-guerre) de Gabrielle Piquet. Toujours chez Casterman, on trouve un label, KSTR, qui publie des récits très contemporains et souvent novateurs au plan graphique, dont l'exceptionnel *Polina* de l'un des surdoués de la jeune génération, Bastien Vivès (l'histoire d'une danseuse étoile russe sur plusieurs décennies). Delcourt a la collection « Mirages » dans laquelle paraît *Fritz Haber*, la série de David Vandermeulen dont il a été question plus haut. Chez Dupuis, « Aire Libre » accueille par exemple le *Portugal* de Cyril Pedrosa dont on a également déjà parlé, mais aussi le *Stalingrad Khronika* de Bourgeron et Ricard qui raconte les tribulations d'une équipe de cinéma envoyée par Staline en pleine guerre de Stalingrad pour célébrer le triomphe du communisme. Dans la collection « Mille-feuilles » des éditions Glénat, on trouve *La Chair de l'araignée*, de Hubert et Caillou, une des

bandes dessinées qui aborde la question de l'anorexie avec le plus de justesse. La liste pourrait se prolonger à l'infini. Il y a donc des espaces de création partout.

Cependant, si l'on sort de ces espaces, on trouve des éditeurs que l'on pourrait qualifier d'alternatifs et dont l'ensemble du travail tend à donner un support à ce type de bande dessinée. Ils sont le plus souvent nés de collectifs d'auteurs. On a déjà évoqué L'Association, mais cette maison pourrait n'être que l'arbre qui cache la forêt. En Suisse, on trouve Atrabile, par exemple. Voilà un éditeur qui, sans faire de bruit, imprime sa marque depuis plus de quinze ans avec une exigence sans concession. Atrabile a révélé le talent d'un des meilleurs auteurs actuels, évoqué plus haut, Frederik Peeters. Sans le fameux *Pilules Bleues* où il raconte sa vie avec une femme et un beau-fils séropositifs, Peeters serait peut-être resté un obscur dessinateur genevois. Aujourd'hui, il publie ses livres à la fois chez Atrabile, par fidélité, mais aussi chez Gallimard. Et il est couvert de prix. Si Marjane Satrapi détient le record du nombre de récompenses reçues à Angoulême, Frederik Peeters, qui n'est pas en reste de ce côté-là, détient, lui, celui du nombre de nominations. Depuis *Pilules Bleues*, presque tous ses livres se sont retrouvés en sélection officielle. Plus largement, c'est toute une génération exceptionnelle que cet éditeur a révélée : Wazem, Tirabosco et dans une certaine mesure Ibn Al Rabin en sont les fers de lance. Récemment encore, l'éditeur genevois publiait le troisième livre d'un auteur italien surdoué, Manuele Fior (*5 000 kilomètres par seconde*), décrochant au passage le prix tant convoité du Meilleur Album au festival d'Angoulême. C'est dire si le travail de cette maison d'édition, malgré son aspect encore un peu confidentiel sous nos latitudes, porte ses fruits. Atrabile publie des albums souvent intimistes, cherche des auteurs qui ont à la fois du fond et une élégance dans la forme, les pousse à prendre des risques, à se mettre à nu. On voit d'ailleurs que leurs autres livres chez de grands éditeurs n'ont plus tout à fait la même allure. Souvent, le propos se délite

quelque peu. Ou la forme s'assagit, quand elle ne s'alourdit pas tout simplement. On pourrait dire la même chose de certains des livres publiés hors de L'Association par ses membres fondateurs.

L'exemple belge

Et en Belgique, me direz-vous ? Eh bien, la Belgique n'est pas en reste, loin de là. Mais elle a développé une approche très particulière du travail de création. Sans doute est-ce dû à la lourdeur de son héritage. Ou à l'excellente qualité de son enseignement en bande dessinée (on pense bien évidemment à St-Luc). Toujours est-il que dès la fin des années 80, plusieurs auteurs dont Alain Corbel, Éric Lambé et Denis Larue, ont senti la nécessité d'inventer une autre forme de récit et de narration. Cofondateurs de l'éphémère revue *Mokka* (un seul numéro), ils allaient, sans le savoir, inaugurer une ligne de conduite unique – ou presque – dans le paysage francophone. Un rien plus tard se créait en effet un collectif de très jeunes auteurs parmi lesquels on retrouvait le même Éric Lambé, aux côtés de Thierry Van Hasselt, de Vincent Fortemps, des frères Olivier et Denis Deprez, de Dominique Goblet et quelques autres.

Ces Bruxellois allaient créer une bande dessinée au sens profondément poétique, remettant totalement en cause le principe du héros récurrent, de la narration d'un point A à un point Z, de la place même de la case dans la planche. Dynamitant les outils traditionnels de la BD, leur préférant qui la gravure, qui le monotype, mais aussi l'acrylique, le feutre, le film inactinique découpé au cutter, et j'en passe, ils ont repensé de fond en comble l'adéquation entre technique de narration et propos. Le Frémok, puisque c'est ainsi que s'appelle aujourd'hui ce collectif, trop souvent réduit à cette étiquette d'éditeur de bande dessinée picturale ou, pire, avant-gardiste (s'ils sont à l'avant-garde, ils le sont depuis vingt ans. Ça commence à faire long pour une avant-garde, non ?), publie des livres forts, qui vous sautent au visage et

ne vous laissent que rarement indifférents. Bien entendu, cette bande dessinée doit se lire autrement. On ne lit pas le monumental *Gloria Lopez* de Thierry Van Hasselt, *Le Château* de Kafka revisité à travers la gravure sur bois d'Olivier Deprez ou *Par les sillons* de Vincent Fortemps comme on lit un *Largo Winch*. Il faut accepter la poésie intrinsèque de ces œuvres, leur sens brut, presque chimique (*Par les sillons*, par exemple, est composé de pages de deux images muettes aux contours parfois très flous). Il faut chercher non seulement la signification des images, mais l'émotion qu'elles font naître. Et trouver le nœud qui les relie. Ainsi, on s'attardera par exemple sur *La Ville rouge* de Michaël Matthys, qui raconte sa vision de Charleroi en utilisant un matériau a priori incongru : le sang de bœuf, récupéré dans les abattoirs de la ville. On se laissera aussi entraîner par les dessins muets et savamment assemblés en pleine page par Dominique Goblet dans *Les Hommes-loups*, un livre qui nous renvoie aux peurs primales.

Deux autres acteurs « alternatifs » sont arrivés ensuite sur la scène francophone belge. Le premier, peu de temps après le Frémok, s'appelle La Cinquième Couche. Cet éditeur, qui ne cesse de s'interroger sur les limites (souvent ludiques) qu'on peut appliquer à la narration en bande dessinée, nous propose des livres tantôt drôles tantôt déroutants à l'articulation productrice de sens. À La Cinquième Couche, tout comme à travers l'expérience du Frémok, les frontières entre bande dessinée et art contemporain sont parfois ténues. Mais le médium a toujours sa place dans les livres édités par cette structure comme en témoignent *Les Songes*, une succession de rêves réinterprétés par William Henne, *Vivre Ensemble*, un détournement de Petzi par Ilan Manouach, *1H25* et sa

suite, *Momon*, une étrange aventure auto-fictionnelle de la sulfureuse Judith Forest (à lire jusqu'après la dernière page de *Momon* pour tout comprendre), la délicate poésie des livres de Christophe Poot ou l'érotisme en broderies et encres sur tissus d'Aurélië William Levoux.

Dernier arrivé sur la scène belge francophone, L'Employé du Moi, né avec le siècle, alors même que ses fondateurs étaient encore étudiants à l'Erg, à Bruxelles. Fondé sur les « cendres » d'un fanzine qui exaltait la spontanéité, L'Employé du Moi s'est attaché à privilégier des histoires du quotidien servies pas un dessin brut. On y retiendra les signatures de Sacha Goerg (*Bouture*, *Rubiah*,...), de Max de Radiguès (*L'âge dur*), de Pascal Matthey (*Un verre de lait*, *Du Shimmy dans la vision*,...) ou encore de Cédric Manche (*Panorama*, publié par Atrabile,...). Mais surtout, on surveillera le considérable travail accompli par cet éditeur sur le Net, aujourd'hui symbolisé par le site GrandPapier.org, sorte de *myspace* de la bande dessinée où l'on trouve toutes les tendances de demain et d'après-demain.

Bonnes lectures. ●





Au-delà des limites :

focus sur quatre maisons d'éditions alternatives bruxelloises

par Frédéric PAQUES
professeur à l'ULg



Si l'on considère la production de bande dessinée alternative¹ en Belgique francophone, les maisons dont la durée de vie dépasse la décennie sont peu nombreuses. Et pour cause, ces structures sont constamment tiraillées entre une volonté de liberté éditoriale et les dures réalités du marché et de la concurrence.

¹ Ce terme désigne une bande dessinée dont les ambitions artistiques et le mode de fonctionnement économique diffèrent de la production dominante.

² C'est d'ailleurs le titre de l'ouvrage polémique de Jean-Christophe Menu dénonçant ce fait.

³ Depuis la collection « Poisson-Pilote » de Dargaud, en passant par la collection « Écritures » de Casterman » ou la récente relance de la marque « Futuropolis » sous la férule de Soleil et Gallimard.

⁴ L'Association, maison d'édition française alternative phare, a d'ailleurs opéré un durcissement de sa ligne éditoriale ces cinq dernières années, sous la direction de Jean-Christophe Menu. Ceci afin de se démarquer clairement des « sous-produits » proposés par les majors.

⁵ DEJASSE, Erwin, *Bande dessinée alternative : mémoire et re-génération. Autour de l'exposition Alternative Chaos*. Onafhankelijk Beeldverhaal in Wallonië en Brussel, in DOZO, Björn-Olav et PREYAT, Fabrice, *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, n°36-37, *La Bande dessinée contemporaine*, 2010, p. 95.

Cette dernière s'est d'ailleurs largement accrue au début du XXI^e siècle : des maisons d'éditions généralistes n'hésitent plus à piétiner les « plates-bandes² » des éditeurs dits indépendants. Ainsi, des collections « alternatives » ont vu le jour au sein de presque toutes les *majors* de l'édition de bande dessinée³. À ce titre, par leur démarche souvent radicale, les maisons belges semblent moins facilement « récupérables » que leurs homologues françaises⁴. Leur positionnement globalement plus radical est peut-être dû à un rejet du poids écrasant de l'héritage de la bande dessinée franco-belge classique⁵.

Dans le présent article, nous nous penchons sur quatre maisons d'éditions bruxelloises. Il existe - ou a existé - d'autres maisons d'édition ou structures alternatives, mais rares sont celles qui ont passé le cap de l'édition professionnelle de manière durable⁶. Il va de soi que nous ne ferons ici qu'effleurer la richesse de ces structures : nous nous bornerons à en tracer un rapide historique et à relever l'une ou l'autre initiative représentative de leurs démarches. Chacune d'entre elles mériterait une attention bien plus approfondie.

Frémok, séquences et picturalité

La plus ancienne et peut-être la plus connue des structures indépendantes bruxelloises est le collectif Frémok (FRMK), issu du rapprochement des maisons française Amok⁷ et bruxelloise Fréon. Les premiers membres de Fréon sont tous issus de l'Institut Saint-Luc à Bruxelles, lieu où ils se sont rencontrés : il s'agit de Thierry Van Hasselt, Denis et Olivier Depez, Vincent Fortemps, Jean-Christophe Long et Olivier Poppe.

Le collectif fut à sa genèse fortement influencé par les cours d'histoire de l'art et d'analyse sémiotique d'un enseignant de Saint-Luc, Michel Céder. Mais c'est peut-être la revue *Mokka* créée en 1990 qui leur donna l'envie de créer leur propre publication. Fruit du travail d'Éric Lambé, Alain Corbel et Denis Larue, la revue *Mokka* eut une existence très éphémère (un seul numéro, suivi plus tard d'une autre revue, nommée *Pelure amère*) et fut créée sur le modèle des revues espagnoles d'avant-garde *Madriz* et *Medios Revueltos*.

D'abord appelé Frigo Production, le groupe informel devient réellement éditeur et



Alex BARBIER, *Le Dieu du 72*, Albin Michel, 1982, Frémok, 2011, p.26.



Collectif (Aktion Mix Comix Commando), *Erasernek*, Frémok, 2011, p.16.



Michaël MATTHYS, *La Ville rouge*, Frémok, 2007, p.14.

s'intitule Fréon en 1994. La même année, le collectif organise à Bruxelles, la première rencontre européenne des labels indépendants de bande dessinée. On y retrouve notamment *Pelure amère*, *La Cinquième Couche*, les Français de L'Association, du Cheval Sans Tête (Olivier Marboeuf et Yvan Alagbé), des éditions Cornélius, du Dernier Cri, et de Ego comme X, ainsi que le collectif suisse Strapazin⁶. Cet événement marque de manière visible une certaine (auto)reconnaissance de l'édition alternative de bande dessinée.

Quelques années plus tard, en 2002, c'est la création de Frémok, par la fusion avec l'éditeur Amok. L'éditeur s'autoproclame « multinationale », prétend oeuvrer dans la BDCP (bande dessinée de création pure) et publie un manifeste. Les membres de fait de son comité artistique depuis 2007 sont : Yvan Alagbé, Paz Boira, Frédéric Coché, Olivier Deprez, Vincent Fortemps, Dominique Goblet, Éric Lambé, Jean-Christophe Long, Michaël Matthys et Thierry Van Hasselt. L'article 3 du « Traité du Frémok » rédigé en 2003, résume bien les fondements de l'entreprise :

« Les institutions du FRMK doivent, dans le cadre de leurs attributions respectives et dans l'intérêt commun :

- Veiller à l'approvisionnement régulier des indigènes ;
- Assurer à tous les indigènes un égal accès aux œuvres du Frémok (FRMK) ;
- Permettre une exploration approfondie du réel à l'aide de regards et de langages sans cesse renouvelés ;
- Assurer aux œuvres un rayonnement durable et permanent ;
- Promouvoir le développement des échanges internationaux et le rayonnement frémokien sous toutes ses formes ;
- Assurer, diffuser, célébrer et étudier la création frémokienne, l'expansion régulière et la modernisation de la production ainsi que l'amélioration de la qualité ;
- Promouvoir l'amélioration des conditions de vie et de travail des auteurs et de la main-d'œuvre du Frémok ;
- Assurer l'éternelle et toujours fragile victoire du sens sur l'argent et les forces incultes du Komerf »⁹

Sous sa forme ironique, ce manifeste dessine plus qu'une ligne éditoriale : une certaine éthique artistique.

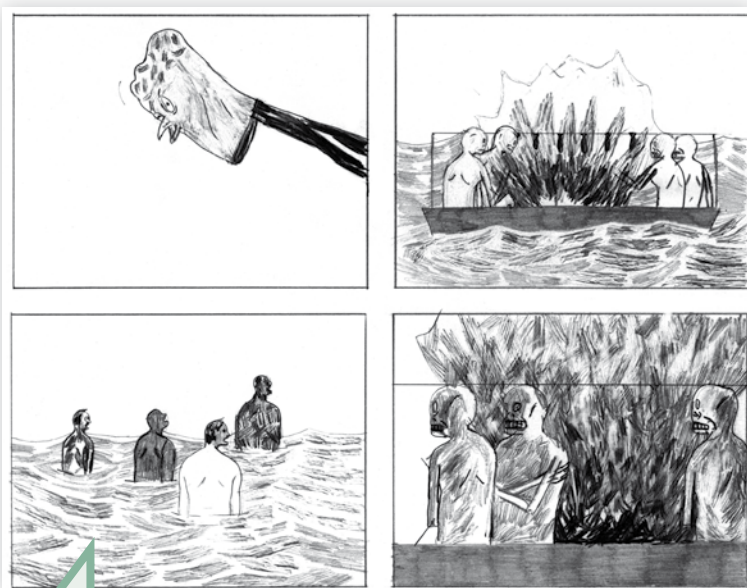
Dès leurs débuts, les auteurs Frémok mettent l'accent sur l'exposition de leurs

⁶ Ainsi, par exemple, le collectif liégeois Mycose n'a jamais quitté le domaine du fanzinat, malgré la reconnaissance reçue (prix de la bande dessinée alternative à Angoulême et à Sierre).

⁷ Maison d'édition française fondée en 1994 par Yvan Alagbé et Olivier Marboeuf.

⁸ Relaté notamment sur le site de *La Cinquième Couche* : www.5c.be/annales.php?news_id=7&

⁹ Disponible en ligne sur <http://casa.insula.free.fr/fremok/fremok-traité.html>.



Ilan MANOUACH, *Frag*,
La Cinquième Couche,
2008.



Collectif, *Le coup de
grâce*, La Cinquième
Couche, 2006.

œuvres, même si la finalité de leur travail reste le livre. À l'image du travail du « pape » du Frémok¹⁰, Alex Barbier, la force graphique et l'aspect pictural des planches sont donc souvent prépondérants. Les auteurs travaillent généralement de grands formats et jouent sur des matières inédites (crayon lithographique et rhodoïd, sang de bœuf, collages...). Mais les auteurs ne s'en tiennent pas aux expositions : la structure se distingue très vite par une volonté de diversifier son activité, de manière toujours pointue et cohérente. Frémok privilégie les collaborations avec des acteurs extérieurs au monde de la bande dessinée : littérature, danse, performance... Exemplaire de la volonté innovatrice du groupe, le livre *Match de catch à Vielsalm*, est un recueil d'histoires à quatre mains issues de la collaboration d'auteurs du Frémok et d'artistes oeuvrant au Centre d'Expression et de Créativité La Hesse à Vielsalm¹¹. Dans la lignée de cette collaboration, Thierry Van Hasselt et Richard Bawin, du CEC, lancent le projet *Aktion Mix Comix Commando* qui a pour objectif de créer une oeuvre collective et expérimentale de bande dessinée. « C'est l'occasion d'abolir la notion même d'auteur pour privilégier la participation, et de créer une oeuvre au-delà de toute

compétence, supposée technique ou professionnelle¹² ». En pratique, les participants au projet, généralement des visiteurs du festival ou de l'exposition où se déroule l'opération, réalisent des linogravures, qui sont imprimées découpées, collées et agencées pour former un récit. Les bandes dessinées ainsi réalisées peuvent être obtenues via des sites d'impression à la demande. Frémok invente dans la foulée ainsi une manière originale de s'approprier les nouvelles technologies¹³.

La Cinquième Couche, expérimentations narratives

Fondée par une dizaine d'auteurs issus des cours de l'Institut Saint-Luc, dont Xavier Löwenthal, Christophe Poot, Michel Squarci, Renaud De Heyn et Vincent Dutreuil, La Cinquième Couche est également influencée, entre autres, par Michel Céder et la revue *Mokka*. Le groupe voit le jour en 1994, quelques mois seulement après Fréon. En 1998, William Henne rejoint le collectif, et ce n'est qu'aux environs des années 2000 que le catalogue s'ouvre vraiment à une pléiade d'auteurs « extérieurs » et que le collectif se struc-

¹⁰ Tel que les auteurs mêmes du Frémok le surnomment. *Le dieu du 12*, ouvrage (mal) édité en 1982 et dont les planches, partiellement détruites par un incendie d'origine malveillante, ont récemment été restaurées et rééditées par Frémok.

¹¹ Le CEC est une association artistique et culturelle intégrée au sein d'une structure d'aide aux personnes porteuses d'un handicap mental.

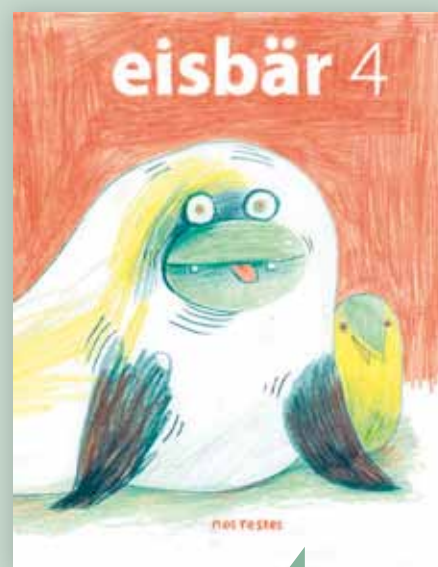
¹² <http://aktionmixcomixcommando.wordpress.com/>

¹³ On aurait pu citer d'autres initiatives. Ainsi *BlackBookBlack*, mis sur pied par Olivier Deprez, Miles O'Shea et Alexia De Visscher, est une performance itinérante qui se déroule en interaction avec une bibliothèque. *L'ExpérienceAlice* est un vaste programme de création en réseau ayant donné lieu à une série de publications autour du personnage central de Lewis Carroll.

Nos Restes

Le jeune collectif Nos Restes se définit lui-même comme un groupe « à géométrie variable » : citons parmi ses collaborateurs Alexandre de Moté, Carl Roosens, Noémie Marsily ou Nananono. Actif depuis 2006, Nos Restes ne défend pas une ligne éditoriale nette, mais se donne pour mission d'éditer des livres d'expérimentation, rares et sensibles. Nos Restes ne se limite pas à la bande dessinée, mais selon le parcours des auteurs, se tourne également vers l'illustration et l'image animée. Si les livres sont le but premier, la démarche d'édition s'accompagne d'expositions, de concerts, de performances, de projections de vidéos d'animation ...

Les publications collectives sont majoritaires dans le catalogue de Nos Restes, à l'image de leur revue *Eisbär*, dont les six numéros sont autant de réussites, qui rendent quasi palpables le plaisir du dessin à travers la narration.



Collectif, *Eisbär*, N°4, Nos Restes, 2009.

ture réellement en maison d'édition. Actuellement la structure est dirigée par Löwenthal, Henne, ainsi que Jo Radoux et Thomas Boivin.

D'une démarche proche de Fréon, cette maison est peut-être plus cérébrale dans son approche. La « cinquième couche¹⁴ », c'est cette dimension supplémentaire, mystérieuse et indéfinie, que comportent les œuvres publiées par cette structure. Cette indéfinition contamine la ligne éditoriale, que les éditeurs peinent eux-mêmes à cerner. En quoi un livre est-il « Cinquième Couche » ?

« Nous ne revendiquons aucun « style Cinquième Couche ». Simplement, il nous semble que nous savons quand un travail doit être publié, quand il doit faire l'objet d'un livre. Selon des critères qui sont obscurs même pour nous. Les mêmes obscures raisons nous font tout aussi sûrement refuser des travaux qui seraient pourtant publiables, mais pas par nous. Par ailleurs, comme le dit notre catalogue : tout ce qui frise la bande dessinée et tend à l'en éloigner intéresse la Cinquième Couche. Nous ne nous intéressons à la bande dessinée en tant que forme narrative contemporaine, parmi toutes les pratiques contemporaines »¹⁵

Une chose est sûre, d'Ilan Manouach à Tomi Musturi, en passant par Benjamin Monti, Christophe Poot, Alice Lorenzi, Renaud de Heyn ou Benoît Preteseille, La Cinquième Couche présente un catalogue qui cultive l'éclectisme. Il présente en proportion égale auteurs belges et étrangers. La notion de narration y est centrale. Ainsi en 2006, le livre collectif *Le Coup de grâce*, véritable manifeste pour l'« anarration » rompt avec la narration traditionnelle, identificatoire, mais n'a d'autre but que de la vivifier en la remettant en question. Dans la même veine, un auteur-phare du catalogue, le Grec Ilan Manouach ne cesse de rechercher de nouvelles manières de raconter, de malmener les instances traditionnelles du récit (narrateur, focalisation, identification). Ses livres sont autant de propositions sensibles, empiriques, de nouveaux modes de lecture.

Paradoxalement, le livre qui a eu le plus de retour médiatique au sein de La Cinquième Couche est celui de Judith Forest, *1h25*, à la structure plutôt classique. D'abord présenté comme une bande dessinée autobiographique présentant la vie intime de son auteure, ce travail s'est révélé être une imposture. La démarche part du constat désabusé que seule une certaine bande

¹⁴ En référence aux quatre couches définies par le critique américain Clement Greenberg.

¹⁵ Tiré d'un échange de mails avec l'éditeur.



Une planche du livre collectif *Abruxellation* (2001) par David LIBENS (non paginé).

dessinée peut réellement se vendre. Les auteurs, Xavier Löwenthal, William Henne, et Thomas Radoux ont réussi un exercice de style étonnant, entre blague potache et critique des médias, en se glissant dans la peau d'une jeune dessinatrice fictive et en tentant d'en synthétiser le style.

L'Employé du Moi, vers une écriture graphique spontanée

L'Employé du Moi est une structure plus jeune. Cette aventure éditoriale débute en 1999 par une collaboration entre huit auteurs : David Libens, Claude Desmedt, Bert, Cédric Manche, Martin Maillard, Sacha Goerg, Stéphane Noël et Stéphanam. Pendant un an, ils vont produire un hebdomadaire photocopié nommé *Le Spon* (pour « spontané »). Cette production effrénée et quelque peu d'amateur va



La couverture du *Spon* (revue collective), n°8, par Sacha GOERG (2000).

prendre fin en 2000 pour voir naître un projet plus structuré, une réelle maison d'édition. C'est cette même année qu'est publié un livre ambitieux de 380 pages, nommé *Abruxellation*, recueillant les récits d'une partie des membres du collectif sur une thématique d'amour/haine envers Bruxelles. Comme la maison d'édition française Ego comme X, l'Employé du Moi va privilégier le récit autobiographique, sans s'y enfermer néanmoins. Sa ligne éditoriale englobe également les récits d'aventure ou même l'érotisme. La priorité est donnée à la qualité narrative. Des débuts photocopiés est resté ce goût pour le dessin esquissé, libre et expressif. Actuellement, la maison est prise en main par Max de Radiguès, Sacha Goerg, David Libens, Cédric Manche, Stéphane Noël et Philippe Vanderheyden.

L'Employé du Moi édite bien entendu des bandes dessinées sous forme de livres. Mais c'est peut-être par leur contribution à la bande dessinée sur Internet que ce collectif a le plus marqué les esprits. En 2005, le site 40 075 km propose à des auteurs de produire des récits sur le thème du déplacement. L'expérience dure un an et se clôture par la publication d'un



La couverture du livre collectif *40075 km*, 2006.

volumineux recueil des meilleures histoires. L'expérience se poursuit en 2007 avec le formidable portail Grand Papier. « Plateforme de publication de bande dessinée en ligne, et plus généralement de récits sous divers formats numériques. Ce site est autogéré, conçu par des dessinateurs pour des dessinateurs. »¹⁶ Il permet également l'échange entre les auteurs sur leur travail et est devenu une vitrine précieuse pour la création alternative. Cette structure permet donc la publication d'auteurs néophytes ou confirmés. La particularité qui démarque cette initiative de la profusion des blogs en bande dessinée est certainement le filtre éditorial, gage d'une qualité d'ensemble : l'accès à l'interface de publication ne se fait que sur acceptation d'un dossier par les éditeurs. En quelques années, ce site est devenu une vitrine privilégiée pour la bande dessinée alternative sur Internet, à la fois support d'émulation et de prépublication¹⁷.

Une conception ouverte de la bande dessinée

Le point commun de toutes ces structures



Une planche de Pascal MATTHEY, tirée de *Du shimmy dans la vision*, collection «Vingt-quatre», 2011, (non paginé).

éditoriales est très certainement l'importance donnée à la narration par l'image et à l'objet livre. Tous ces éditeurs cherchent à réinventer leur médium, la bande dessinée, en le questionnant, en le confrontant à d'autres disciplines (peinture, film d'animation, poésie ...), d'autres supports de diffusion (Internet) ou à des acteurs extérieurs (de l'artiste Wim Delvoye aux membres de l'Atelier La Hesse en passant par la chorégraphe Karine Ponties). La richesse de ces confrontations apporte un air vivifiant dans le monde parfois trop calfeutré de la bande dessinée - parfois au grand déplaisir des habitués d'un certain classicisme - tout en attirant à celle-ci un nouveau lectorat. Les structures que nous avons évoquées sont donc les fragiles garants d'une diversité nécessaire mais jamais acquise. À nous, lecteurs curieux, de les soutenir. ●

¹⁶ www.grandpapier.org

¹⁷ Certains récits sont d'ailleurs publiés sur support papier dans la « Collection Vingt-Quatre » de l'Employé du moi.

La nouvelle bande dessinée belge

Au début du XX^e siècle, Hergé inventait la bande dessinée belge. « Où vais-je ? », criait Tintin dans sa première aventure au Pays des Soviets. Depuis, cette bande dessinée n'a cessé de bousculer les codes et les formes du récit. À l'aube du XXI^e siècle, une nouvelle génération d'auteurs belges fait table rase du passé et des traditions héroïques pour déplacer les limites de la création et de la narration.

par Daniel COUVREUR
journaliste au Soir 

Dans *Génération spontanée*, une exposition événement présentée fin janvier 2011 au Festival international de la bande dessinée d'Angoulême, le public français éberlué a découvert plus de trois cents auteurs belges francophones dont le crayon voyage hors des sentiers battus, à l'écart de la ligne claire et de l'esthétique « gros nez ». Ces œuvres souvent plus proches des arts plastiques et visuels que des albums de héros et de gags en série ont enthousiasmé des dizaines de milliers de visiteurs.

Lis, c'est du Belge, titrait *Le Figaro Madame*.

La journaliste Sandra de Vivies soulignait dans son magazine la volonté de ces jeunes créateurs en marge des circuits traditionnels de l'édition « de faire avancer le médium, de le déconstruire, de l'interroger sans cesse, d'où leur succès auprès des galeries d'art et l'intérêt d'exposer leurs originaux ». Ces poètes des nouvelles esthétiques et des narrations aléatoires gravent leurs romans graphiques à l'acide et racontent leurs histoires au lavis en noir et blanc. Né à la fin des années 1980, l'underground belge remixe dans ses cases l'imagerie du théâtre, du cinéma d'art et d'essai, de la littérature, de la danse, de la peinture... Les planches originales sont brodées sur tissu, peintes au sang de bœuf... Ses auteurs court-circuitent les canaux de distribution classiques pour autoéditer leurs œuvres sans héros chez Frémok, La Cinquième Couche, L'Employé du Moi, Nos restes,

Habeas Corpus ou Coiffeurs pour Dames...

Au fond des caves, des greniers ou des entrepôts désaffectés, ces éditeurs indépendants publient des dizaines d'auteurs subversifs et novateurs. Avec ou sans bulles, en noir et blanc ou en couleur directe, sans ligne très claire ni souci de rentabilité, ils ont fait de la BD un art indiscipliné, un peu punk, et un espace de pensée décapante. Ces explorateurs décomplexés de la contre-culture n'ont pas peur de s'emparer de sujets compliqués.

Les pionniers du Frémok

Le collectif Frigo Production, devenu Fréon avant de se métamorphoser en Frémok, a jeté les bases pionnières de cette bande dessinée de création sans dieux ni maîtres. À la base, Frigo était plus une plateforme ou un collectif pluridisciplinaire qu'une maison d'édition. Ses auteurs ont naturellement débordé des cases pour investir progressivement tous les champs des arts. Le Frémok occupe une place à part sur la planète BD. Ses apôtres évadés de Saint-Luc ont empoché leur diplôme à l'époque où Lorenzo Mattotti publiait *Feux*. Édité par L'Écho des Savanes, cet album bluffant de guerre des couleurs sur le thème de la création et de l'identité humaine a filé une claque à leurs certitudes. Ils ont basculé dans l'école des sens, de la matière et de la forme pure.

Figure de proue du Frémok, Thierry Van Hasselt griffonnait en jouant les pompistes dans une station-service de Wezembeek-Oppeem aux frontières de la capitale. Quelque temps plus tard, il vendait les bouquins de Frigo Production avec les frères Deprez, deux autres piliers fondateurs du collectif bruxellois, au Festival de Sierre. Comme L'Association, en France, cette joyeuse bande s'était assignée pour mission de révolutionner la création de bande dessinée par la microédition.

Dès leurs débuts, en 1992, ces jeunes auteurs boudés par les éditeurs traditionnels ont été invités par le Festival international d'Angoulême à exposer leurs bombes graphiques. Cette médiatisation inespérée leur a permis de lancer la mythique *Frigo-Revue*. Avec l'aide du groupe suisse Atoz, le bel objet narratif a cartonné à deux mille exemplaires. Tournant le dos aux histoires prémâchées, *Frigo-Revue* cherchait à définir de nouveaux rapports entre le texte et l'image dans les souterrains de la rue Wayenberg, à Ixelles.

Olivier Poppe nous résumait, à Angoulême, l'esprit militant du collectif : « La bande dessinée piétine. Nous cherchons le déclic. La ligne claire a perdu son sens. Un art qui ne se renouvelle plus est un art à l'agonie. Nous ne voulons pas laisser mourir la bande dessinée. Nous cherchons au contraire à la pousser dans un bain de jouvence. Le jour, nous travaillons en usine, à la plonge, ou dans la livraison. La nuit, nous suçons le crayon. Notre objectif n'est pas d'entrer dans le Top 50 de la bédé. C'est de renouveler le genre, sans prétention. Frigo n'a pas de style. Ce n'est pas une école. C'est un rassemblement de copains, guidés par une démarche artistique commune. Et si nos tirages restent modestes, nous nous contentons de la qualité, à défaut de la quantité. Aucun éditeur n'était intéressé par notre démarche. Il a fallu faire front et fonder notre propre maison : Frigo Production, puis Fréon quelques années plus tard. On a exposé un peu partout, en partant à la rencontre des auteurs étrangers. En cours de route, une fraternité d'édition s'est nouée avec le groupe d'auteurs français Amok. D'un commun accord, nous avons fini par fusionner pour former Frémok. Ce qui nous intéresse dans la BD c'est la richesse



de sa palette d'expression. Nos références de styles graphique ou narratif ne remontent pas à la BD classique mais plutôt aux pionniers du genre, comme Windsor McCay, le créateur de *Little Nemo*, ou les Argentins Munoz et Breccia, véritables magiciens du noir et blanc. Nous puisons partout, surtout et y compris dans la peinture. J'avoue une fascination pour les oeuvres de Francis Bacon ou de Gerhard Richter. Nous aimons le caractère organique du dessin, les structures littéraires et poétiques du récit. Quelque part, nos BD résonnent comme des poésies sonores, dont la lecture n'est jamais fermée. »

Aujourd'hui encore, Frémok n'a qu'un but, celui de dérouter, d'inquiéter, de faire douter le lecteur de ses certitudes incertaines. À force d'honnêteté artistique, ses créateurs ont ouvert de nouveaux horizons à la bande dessinée belge francophone en

Thierry VAN HASSELT, Gloria Lopez, le roman graphique culte et fondateur de la nouvelle bande dessinée belge. Copyright Fréon.



Ilan MANOUACH, *Ecologie forcée*, l'album hypothétique d'un surdoué du trait capable de dépasser la promiscuité du visible pour enchanter le regard. Copyright Ilan Manouach.

montrant comment jouer avec l'image, la matière et les atmosphères, pour mieux se perdre dans une histoire.

Gloria Lopez, un polar en monotypes, griffé à l'acide par Thierry Van Hasselt, a brouillé les pistes de la narration et les codes convenus des séries de bande dessinée. Ses 2 000 exemplaires ont été rapidement épuisés. Dans *Cimes*, Vincent Fortemps a donné des coups de crayon lithographiques sur du rhodoïd gratté à la lame. Michael Matthys expérimente le récit en aquatintes sur cuivre ou croque l'âme de Charleroi au pinceau imbibé de sang de bœuf dans *La Ville rouge*. Olivier Deprez noircit à la gouge du graveur sur bois *Le Château* de Kafka et réécrit le roman en formes simples, vibrantes, fantasmées. Le langage de ces nouvelles bandes dessinées joue des couleurs buvard, de la violence des contrastes. Il dessine des territoires de vérité, de magie, de sens, retourne l'avéré, éprouve le réel.

Les dynamiteurs de la Cinquième Couche

D'autres acteurs de la bande dessinée belge alternative ont bourgeonné sur les chemins tracés par le Frémok. Fondée en 1993 par une douzaine d'auteurs de l'atelier de bande dessinée de l'Institut Saint-Luc, la Cinquième Couche bouscule les codes, dynamite le récit, expérimente toutes les techniques graphiques.

Depuis les années 2000, ce collectif édite ses propres albums alternatifs pour faire vibrer les explorateurs des nouvelles esthétiques de la bande dessinée. L'artisanat de l'auto-édition autorise toutes les extravagances : planches sérigraphiées, cases de monotypes, gravures ou croisements détonants des encres et du décapant.

Cette passion radicale de l'innovation fascine bien au-delà des frontières. Avec la Cinquième Couche, la bande dessinée entre de plain-pied dans l'art contemporain. Depuis 1993, les créateurs y débarquent de tous les horizons. Les livres du Grec Ilan Manouach flirtent, par exemple, avec les limites de l'abstraction narrative. Dans *Les lieux et les choses qui entouraient les gens désormais*, ses images se succèdent au rythme d'une partition musicale, sur le thème d'un tigre mangeur d'hommes dont on retrouve les coups de griffes dans les planches. À l'été 2010, Xavier Löwenthal, fondateur de la Cinquième Couche, a réalisé pour Bozar la première bande dessinée d'art contemporain avec François Olislaeger et Wim Delvoye, célèbre pour ses cochons tatoués et ses bétonnières de dentelles. À la fois cinéaste et aventurier narratif, le Bruxellois William Henne réinvente la logique du récit dans *L'annonceur*, selon douze 12 chapitres de trois pages dont les cases vont par multiples de trois et de quatre. Dans *La Permutation*, il intervertit les chapitres du début et de la fin. Avec *La boucle*, il raconte le même événement vu par trois personnages différents... Christophe Poot utilise quant à lui la bande dessinée pour imaginer un nouvel argot poétique dans l'étrange *Hareng Couvre-chef*.

Les curieux échantillons de bande dessinée du futur de la Cinquième Couche

ont épaté les foules au festival d'Angoulême ou de Séoul. Au Danemark, l'architecte français Jean Nouvel a fait appel à ces créateurs belgo-cosmopolites pour la création d'un mur narratif de treize mètres de long dans le musée d'art contemporain de Humlebaek. Ils ont aussi exposé à Ouagadougou, Pessoa, Berlin, New York, animé un séminaire de bande dessinée au Nigeria ou donné des cours de dessin et de narration aux Indiens de la forêt tropicale. À travers ces voyages et ces rencontres, la Cinquième Couche a rajeuni l'image de notre bande dessinée dans le monde. « La plupart des gens que nous éditons n'auraient probablement jamais été publiés ailleurs », confie Xavier Löwenthal, auteur des *Lettres à Pauline* et du *Coup de grâce*. « Nous n'avons pas de religion ni d'école. La constante dans notre catalogue, c'est que nos coups de cœur sont sans frontières et toujours à la marge du marché de la bande dessinée ».

La communauté de L'Employé du Moi

Né en l'an 2000 sur les cendres du fanzine des étudiants de l'ERG, *Le SPON*, L'Employé du Moi est un autre joyeux bordel bruxellois, où une tribu d'auteurs spontanés joue de l'autofiction au quotidien, du fluo, du blog dessiné, de la photocopieuse, de l'érotisme, du polar burlesque... En 2006, la maison a publié l'incroyable *40075 km Comics*, une brique de 600 pages de bandes dessinées en mouvement perpétuel à laquelle ont participé pas moins de 350 auteurs! En 2007, ces cartoonistes ont mis sur pied le projet communautaire virtuel de GrandPapier.org., un espace de liberté créatrice en ligne ouvert à tous les inattendus.

Parmi les piliers actuels de L'Employé du Moi, il faut citer David Libens, Claude Desmedt, Cédric Manche ou Max de Radigues. Dans *Les Dunes*, David Libens a dessiné le mal de vivre et la difficulté de grandir. Claude Desmedt a revisité en solo le mythe de l'enfant sauvage dans *Lointain*, un album à la poésie minimaliste décoiffante. Pape du mini-comics,



Collectif, *40075 km Comics*, un livre sans fin où le collectif de L'Employé du Moi a compilé le meilleur de 300 auteurs alternatifs, cette image onirique est tirée de la nouvelle *Songe et Vapeur* d'Alice LORENZI. Copyright L'Employé du Moi.

*My dear friend, Comment ça va?
Désolé, ça fait déjà plusieurs semaines que je suis ici
et je n'ai toujours pas pris le temps de l'écrire ...*



Max de RADIGUES, *Pendant ce temps à White River Junction*, une balade graphique et sentimentale dans l'underground, à l'école du cartoon américain de White River Junction. Copyright 6 Pieds Sous Terre.

*Mais laisse-moi t'expliquer ce que je fais ici
au Center for Cartoon Studies.*

Max de Radigues est l'auteur de *L'Âge dur* ou de *White River Junction*. Ce petit album au format à l'italienne a été pré-sélectionné par le jury du Festival d'Angoulême comme l'une des bandes dessinées de l'année 2011. Le livre raconte le séjour surréaliste de Max au prestigieux Center for Cartoon Studies de White River Junction, aux États-Unis.

Au rayon des bouquins les plus détonants de L'Employé du Moi, *Monsieur Pixel* a droit à une mention spéciale. Cet album a été dessiné aux feutres de couleur sur la table de la cuisine par Étienne Beck, un Belge d'adoption. L'artiste fait de Monsieur Pixel, le héros sans bulles d'une sorte de jeu vidéo primitif où tous les délires sont permis, y compris ceux d'enfiler les cagoules de « luchadors » des lutteurs mexicains ou de se faire Roger Waters, le bassiste schizo du Pink Floyd !

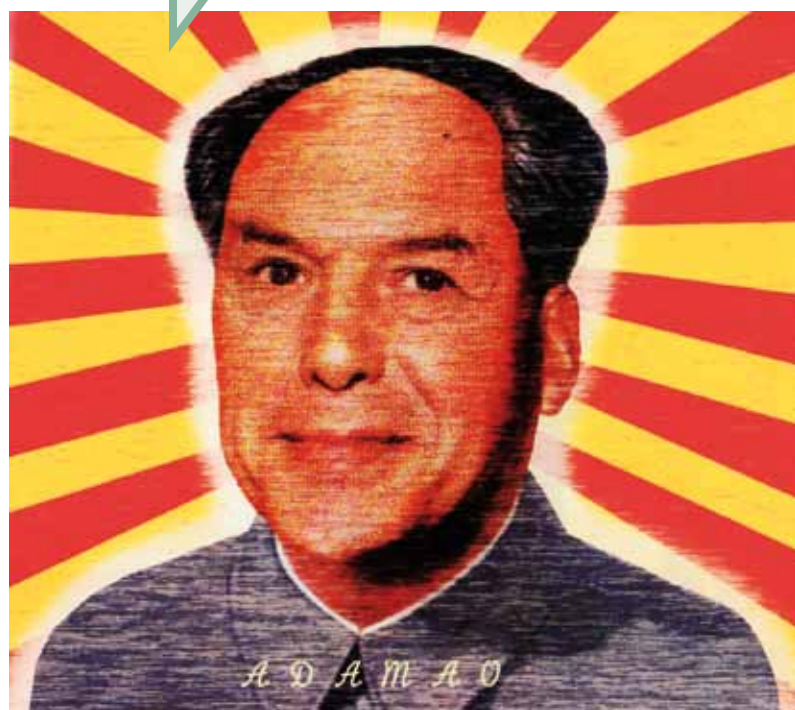
Les griffonneurs du troisième millénaire

Parmi les nouveaux-venus sur la planète belge francophone des chasseurs d'images, les indépendantistes de Nos Restes, Habeas Corpus, George et Coiffeurs pour Dames ont fait des entrées remarquées.

À l'atelier Nos Restes, un collectif bruxellois fondé en 2006, le roman graphique *Fouillis feuillu*, de Noémie Marsily a fait le buzz en 2011. Scribouillée de bout en bout à la mine de plomb, l'histoire de la propre vie de la jeune Noémie vaut son pesant de souvenirs. Les 176 pages ont la légèreté des dessins de l'enfance, la tendresse de nos bonnes mamans, le parfum de la maison natale... Un livre intime, sensible et rare, à l'image de cette structure discrète. Nos Restes publie des livres accidents, fruits de rencontres fortuites, sans contraintes éditoriales. Le collectif cherche à expérimenter, à rencontrer, à soutenir, à diffuser... mais à son rythme. Une exposition, un concert, une projection accompagnent souvent la sortie d'un album pour jeter des ponts entre la bande dessinée et les arts alternatifs.

Chez George, entre deux installations d'architecture, un happening de peinture

Coiffeurs pour Dames, Salvatore Adamo de Philippe de KEMMETER : un mini-délire de 64 pages sur la star belge de la chanson française. Copyright Coiffeurs pour dames.



murale, une livraison de fanzine *underground* et des récits express format pattes de mouche, le team enflamme le Monstre Festival de Genève ou les caves de l'Espace Franquin à Angoulême. La bande à Francesco Defourny et Éric Nosal s'entoure de créatures joyeuses comme Anne Citron. La coquine cherche l'amour au bout du crayon avec un trait d'une simplicité désarmante, en contrepoint de l'ironie crépusculaire du *Voodoo&Metal* de Francesco Defourny ou de la science-fiction primale de Vincent Wagnair dans *Fast Food*.

Le petit label bruxellois d'autoproduction de bande dessinée Habeas Corpus existe depuis 2001. Fan de livres-objets, d'ovnis éditoriaux, d'herbiers autobiographiques faits main, ces futuristes refusent tout simplement d'aboyer comme tout le monde. S'il ne fallait citer qu'un seul fait d'armes d'Habeas Corpus, ce serait sans hésiter *Mon Moi mensuel ou les carnets d'un jean-foutre* de Puigros-Puigener, un récit « magic-screené », dont l'apothéose fantastique fut célébrée chez Recyclart, sous la Jonction Nord-Midi, dans le mix de décibels d'un concert de Patrice Chapô et Thomas De Cock.

Petit mais maous costaud, Coiffeurs pour Dames s'est fait connaître par son fanzine *El Rios*, une ambitieuse revue au format XXL (16 pages couleurs de 42 centimètres de haut) et ses petits livres pervers à cacher sous le manteau type Adamo : un collage délirant sur le chanteur préféré des midinettes belgo-japonaises emballé dans un faux boîtier de CD. Associés sur les quais du canal de Willebroek, à Bruxelles, en 2008, les membres de Coiffeurs pour Dames cultivent le regard démoniaque.

La boîte rassemble au départ un ancien rédacteur en chef du journal *Spirou*, Olivier van Vaerenbergh, et les dessinateurs Steven Hermans, Totodernoncourt, Claude Milan. En janvier 2010, ils installent un stand de combat dans la bulle des indépendants du Festival international d'Angoulême pour explorer les nouveaux territoires de l'actualité belgo-mondiale. Johnny Hallyday, Santiago Calatrava, du fric du rock à celui de la gare des Guillemins, rien n'échappe à leur pinceau corrosif. Une ribambelle de

jeunes boutonneux dérident en leur compagnie les pages d'*El Rios* : Ak, FiFi, Blatte et Falzar, Bataillon ou Vanille Goudron... La ligne : donner de l'émotion au lecteur, nourrir son imaginaire. L'ambition est d'utiliser la BD comme un outil de reportage innovant.

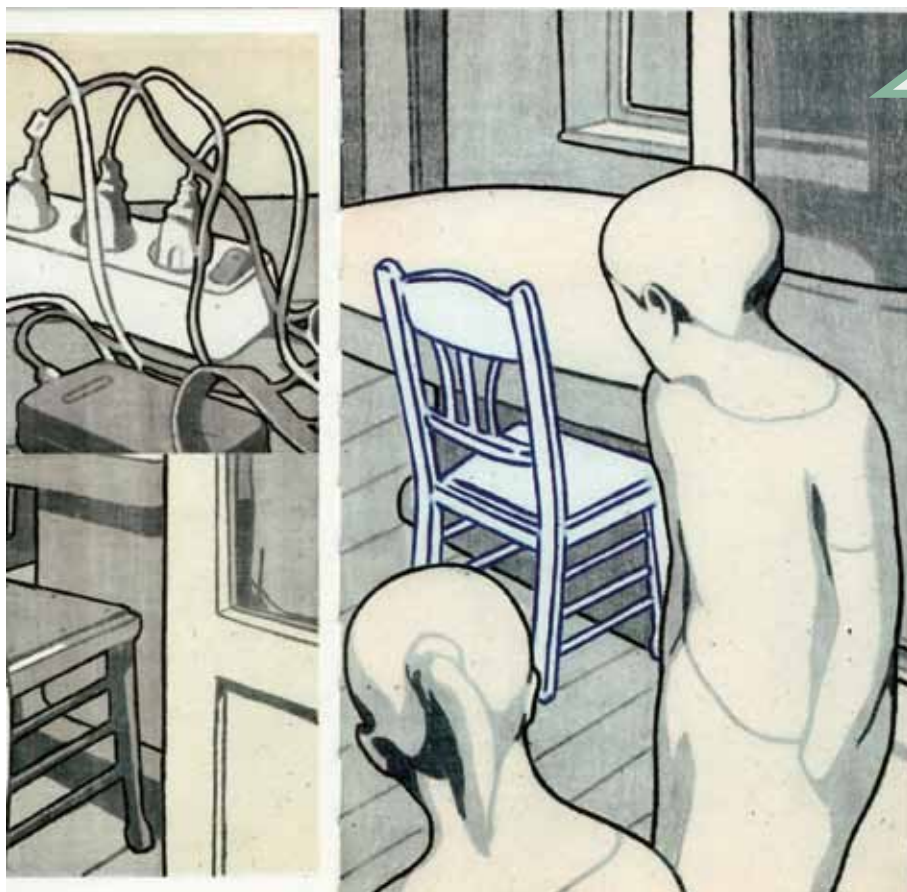
Coiffeurs pour Dames travaille en marge de la filière classique de l'édition pour affirmer le caractère adulte et indépendant de la bande dessinée. Ces astucieux bossent dans toutes les langues avec des artistes multiples de tous les coins du monde. « Il s'agit de s'emparer du réel et de le digérer à travers la bande dessinée, de se servir du graphisme pour humaniser les choses et apporter une émotion dans le regard. Nous voulons échapper à la filière classique de l'édition pour affirmer le caractère adulte et indépendant de la bande dessinée. Il faut sortir la BD de l'image de médium pour enfants pour mettre en avant les formes multiples et alternatives que peut prendre aujourd'hui la bande dessinée, ouvrir le public à de nouveaux gra-

phismes même si, a priori, il n'y a pas de marché pour ça ! »

Trois maestros de l'utopie graphique

- Éric Lambé, le danseur de pluie

Professeur de bande dessinée à l'Institut Saint-Luc depuis 2003 et cofondateur de la revue culte des années 1990, *Pelure Amère*, Éric Lambé conçoit ses livres comme des tableaux dont la toile se compose de pages ouvertes sur l'espace, les sensations, les émotions... Casterman l'a fait connaître du grand public en publiant *La Pluie*, son roman graphique réalisé avec le cinéaste Philippe de Pierpont, une immersion dans la sincérité amoureuse. Ce livre d'images noyées de non-dits est une subtile métaphore écologique des rapports entre la planète et les hommes. Le dernier projet d'Éric Lambé, *Le Fils du Roi*, à paraître chez Frémok début 2012, est dessiné au bic noir et bleu. Il touche à l'abstraction et à la folie avec un coup de patte fantasmagorique.



Éric LAMBÉ, *Joue avec moi*, un livre ouvert sur les rêves où l'auteur joue avec le regard du lecteur en écoutant en boucle le «This is not a love song» de P.I.L. Copyright FRMK.

Dominique GOBLET et Nikita FOSSOUL, *Chronographie*, un face à face poétique avec la vie où deux auteurs, Dominique et Nikita, une mère et sa fille, dessinent sur leur visage le temps qui passe. Copyright L'Association.



- Dominique Goblet, la passeuse de temps

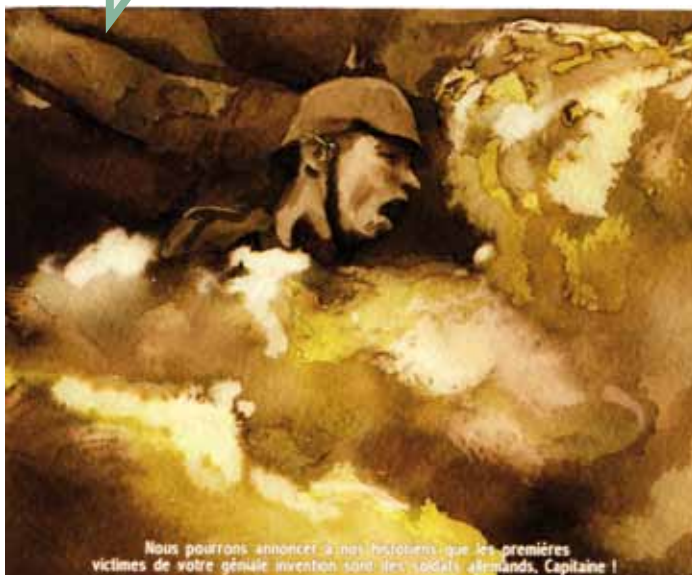
Artiste culte de la scène de l'underground francophone belge, Dominique Goblet a décroché le Prix 2010 de l'École européenne supérieure de l'image. Adulée pour son album autobiographique, *Faire semblant c'est mentir*, elle a publié à L'Association, en 2010, l'odyssée graphique de *Chronographie*. Entre 1998 et 2008, une fois par semaine, Dominique a peint le visage de sa fille, Nikita Fossoul, tandis que celle-ci dessinait sa mère. Ces portraits regardent la vie et interrogent l'identité, à travers les failles du temps qui

passé. Le livre a l'intensité d'une déclaration d'amour et touche à la beauté de l'essentiel. Il faisait partie de la sélection officielle des meilleurs albums de l'année au Festival d'Angoulême en 2011.

- David Vandermeulen, l'alchimiste de l'âme

Passé par l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles et l'Institut royal d'histoire de l'art et d'archéologie, David Vandermeulen est le fondateur de *Clandestine Books* et l'auteur jubilatoire du faux manuel scolaire *Littérature Pour Tous*, paru chez 6 Pieds sous Terre. Depuis 2005, il a entamé la première biographie en bande dessinée de Fritz Haber. Ce savant juif allemand a été couronné du prix Nobel en 1918 pour avoir réussi la synthèse de l'ammoniac mais il fut aussi l'inventeur de l'arme chimique, testée dans les tranchées de l'Yser. Haber sera plus tard déchu de tous ses titres par le régime nazi au nom des lois anti-juives. Ce destin obscur a fasciné David Vandermeulen, au point de crayonner plus de cinq cents pages peuplées d'ombres ambiguës sur ce savant de la violence matérialiste. Le tome 3 de Fritz Haber, *Un vautour, c'est déjà presque un aigle*, a été nommé au Festival d'Angoulême en 2011 et le livre a décroché le prix de la bande dessinée historique à Cheverny.

David VANDERMEULEN, *Fritz Haber, Un vautour, c'est déjà presque un aigle...*, une bombe esthétique pour nous faire réfléchir aux âmes en détresse et nous apprendre à ne jamais perdre notre ombre. Copyright Delcourt.



Étienne Schröder a brisé la malédiction

Étienne Schröder a publié ses premières bandes dessinées en 1990, dans une deuxième vie, après 40 ans, à l'image du maître belge du fantastique, Edgar Pierre Jacobs. Cet auteur bruxellois cultive la gentillesse et la discrétion. Il a découvert le sens des cases aux cours du soir de bande dessinée, à Woluwe-Saint-Pierre. Une rencontre décisive avec François Schuiten, le créateur des Cités obscures, et Claude Renard, le magicien du 9^e Rêve, l'a convaincu de tout abandonner pour se consacrer à plein temps aux petits Mickeys.

L'artiste fait ses premiers pas en douceur dans le prestigieux magazine *À Suivre*, avec une histoire courte d'humour futuriste, *L'enfance d'un chef*. Il collabore ensuite à *Taxandria*, le film surréaliste du géant belge de l'animation, Raoul Servais, avant de signer des récits très personnels, sans héros, dans un graphisme élégant proche de la ligne claire.

Le nom d'Étienne Schröder apparaît sur les couvertures des *Architectes du temps*, de la *Couronne en papier doré*, du *Vol d'Icare* ou de *Ecce Homo*, un western biblique tracé au couteau dont la trame sent les évangiles, le goudron et les plumes. Le journal *Le Soir* prépublie *Mary*, son album inspiré de la biographie de Mary Shelley, l'auteur de *Frankenstein*.

Sa vision du métier de créateur de bande dessinée repose sur un équilibre délicat entre l'intégrité et l'éthique professionnelle. Son style incontrôlable n'appartient qu'à lui. Mais si son univers explore le thème de l'identité, depuis *L'enfance d'un chef*, jusqu'à *Mary*, c'est parce que l'auteur cache une fêlure ancienne.

Avec *Amères saisons*, Étienne Schröder va se mettre à nu dans un journal intime sans concession. Son premier roman graphique, *Amères saisons*, le libère de ses influences et de ses démons. À travers ce récit autobiographique dédié à ses enfants, il croque sans pitié le *delirium tremens* de son existence : comment le criminologue diplômé a basculé dans l'alcoolisme profond, le naufrage familial et professionnel, jusqu'à ce que, après un dernier verre, en 1992, la bande dessinée le tire du vide. Pour ce projet, il a complètement refondu son écriture, développé un trait plus acéré, proche parfois de Lorenzo Mattotti.

Après avoir gagné sa liberté graphique, il adresse un pied de nez au destin en collaborant au nouvel album de Blake et Mortimer, la *Malédiction des trente deniers*. Il anime aujourd'hui des écoles de jeunes talents en Tunisie et à Cuba. Il a bénéficié en 2010 d'une bourse de congé sabbatique pour les auteurs en bande dessinée de création de la Communauté française.



Jean-Philippe Stassen, le BD-reporter

Depuis les années 1990, Jean-Philippe Stassen fait d'incessants allers et retours entre la Belgique et l'Afrique. Ses albums en sont imprégnés. L'auteur liégeois revendique une vision politique. Il ne fait pas de la bande dessinée par hasard mais par vocation, pour faire entendre au monde ce qui se passe là-bas, où « *le canon dit Boum ! hein, Monsieur le Belge ?* »

Jean-Philippe dessine depuis l'âge de 14 ans. *Punk-roadie* du groupe culte The Clash, il a été à l'école de la rue et des couleurs graffiti. Son trait lucide et acéré s'interroge sur l'innocence et la méchanceté humaine. De retour du Maroc, en 1992, après quelques planches publiées dans *L'Écho des Savanes*, il cosigne *Le bar du vieux Français* avec le scénariste belge Denis Lapiere. La critique le plébiscite : album coup de cœur et prix de la presse au Festival international d'Angoulême, meilleur album francophone au Festival de Durbuy, prix Canard au Festival de Sierre, meilleur album étranger au Festival de Breda...

Sa carrière décolle mais il prend son temps pour écrire le chef-d'œuvre de *Déogratias* dans la prestigieuse collection Aire Libre. Le récit de cet enfant devenu fou pour avoir tué les femmes qu'il aimait pendant le génocide rwandais décroche les prix René Goscinny et France Info de la meilleure bande dessinée d'actualité à Angoulême en 2001. Ivre de bière de banane, *Déogratias*, l'assassin hutu, nous renvoie des images de chasse aux sorcières, de crimes contre l'humanité, de culpabilité, avant de se métamorphoser symboliquement en chien !

Après *Déogratias*, Jean-Philippe Stassen s'écarte encore un peu plus des sentiers battus de la bande dessinée. Il séjourne au Rwanda et dans les camps de réfugiés du Burundi, où il dessine *Pawa, les chroniques des Monts de la Lune*. Les Monts de la Lune, c'est ce pays imaginaire, inventé par les penseurs grecs Ptolémée et Aristote, peuplé de méchants géants et de féroces pygmées. Stassen en fait l'histoire des peuples de l'Afrique des Grands Lacs, cette région saignée par les curés missionnaires et les colons, déchirée par les guerres, corrompue par la violence et la prostitution des enfants.

Depuis, sa détermination à ouvrir l'esprit des gens n'a pas faibli. Il a sorti *Les enfants*, un album sur les préjugés et les idéologies qui empoisonnent toujours la vie au Rwanda. Il a illustré *Nous avons tué le chien teigneux*, un classique de la littérature africaine sur le délit de sale gueule, ou *Cœur des ténèbres*, le roman dans lequel Joseph Conrad a démystifié la colonisation. La revue d'actualité *XXI* lui a commandé les BD-reportages de *L'étoile d'Arnold*, un enfant-soldat congolais du Kivu, et *Les visiteurs de Gibraltar*, ces clandestins prêts à tout pour immigrer vers le paradis européen.

Toujours en quête d'illusions nouvelles, d'espoir et d'humanité, Jean-Philippe Stassen a dans ses cartons un projet explosif sur le conflit israélo-palestinien. Il ne court jamais derrière le suspense ni l'intrigue aventureuse. Avec lui, la bande dessinée prend une dimension humaine, fait appel à l'intelligence, à la sensibilité du lecteur, enterre le manichéisme. L'album produit de la réflexion, du sens, de l'info.

Par son dessin non académique, ses images percutantes et sa sincérité absolue, Jean-Philippe Stassen témoigne de choses inexprimables au cinéma ou dans un reportage télévisé. Il y a dans ses planches du sang, du sexe, des couteaux sales, des maquillages délabrés et de la bière mal pissée. L'histoire nous saute à la figure dans toute sa cruauté mais peu importe : ses livres sont indispensables pour comprendre la complexité du monde et nous dire qu'il n'y a pas de fatalité dans ce qui se passe aujourd'hui en Afrique. ●



L'éditeur Yves Schlirf :

« La Belgique francophone a encore des difficultés à sortir de la BD traditionnelle »

Acteur incontournable de l'édition de bande dessinée, Yves Schlirf parle sans tabou de nos auteurs et de l'avenir de la création en Belgique francophone. Le mentor de XIII, de Naruto, de Monster, du Scorpion ou de Blake et Mortimer estime qu'il faut plus que jamais combattre les étiquettes, entendre les lecteurs, refuser la facilité et s'ouvrir au monde. Pour survivre, la bande dessinée francophone belge devra évoluer.

par Daniel COUVREUR 

Comment définir aujourd'hui la bande dessinée de création ?

J'ai du mal à faire un distinguo entre bande dessinée de création et bande dessinée en série. Quand j'étais jeune lecteur, je lisais autant les albums de Tardi que ceux des auteurs du journal *Spirou* ou de l'hebdomadaire *Tintin*. Chaque éditeur ou presque a aujourd'hui à son catalogue des bandes dessinées d'auteur et des bandes dessinées tous publics. Ces dernières années, des bandes dessinées d'auteur ont parfois touché un public aussi important que les bandes dessinées dites commerciales. Je pense, par exemple, à *Persépolis* de Marjane Satrapi, *Quai d'Orsay* de Christophe Blain, ou *Le Chat du Rabbín* de Joann Sfar... Il est de plus en plus difficile d'enfermer la bande dessinée dans des genres et des registres précis. Je pense que les lecteurs comme les bibliothécaires doivent revendiquer leurs choix, expliquer pourquoi ils apprécient ou défendent tel auteur plutôt que d'essayer de le cataloguer. Pour moi, il y a une part de création dans toute forme de bande dessinée. J'ai moi-même été libraire pendant près de 25 ans. Je me suis toujours soucié du goût du lecteur pour mieux pouvoir l'entraîner vers de nouvelles choses. On peut passer de Tardi à Tillieux, par exemple, ou de Franquin à Trondheim et Taniguchi. On a besoin de passerelles entre la bande dessinée d'auteur et les classiques. Ces dix

dernières années, la bande dessinée s'est complètement décloisonnée.

Les grands succès de la nouvelle bande dessinée que vous citez, Satrapi, Blain ou Sfar, sont tous français. Vous pensez que la Belgique francophone peine à se trouver de nouveaux héros ?

Je crois que la Belgique a un peu de mal sur ce terrain de la nouvelle bande dessinée. Des petits éditeurs comme Frémok, la 5^e Couche ou l'Employé du Moi entretiennent la flamme, à mi-chemin entre graphisme pur, illustration et bande dessinée. Mais leur production reste marginale. En ce qui concerne la bande dessinée belge d'auteur, je pense que les dernières stars ont été révélées dans les années 1970 avec Didier Comès (*Silence*), François Schuiten (*Aux médianes de Cymbolia*), Benoît Sokal (*Le vieil homme qui n'écrivait plus*), Chantal De Spiegeleer (*Mirabelle*), Jean-Claude Servais (*Le jardin des glaces*) ou plus récemment des artistes comme Frank Pé (*Zoo*), Bernard Yslaire (*Ciel au-dessus de Bruxelles*), Jean-Philippe Stassen (*Déogratias*), Louis Joos (*Ostende-Miami*)... Je nuancerai aussi la situation en soulignant que certains auteurs belges connus pour leurs séries s'aventurent dans la bande dessinée de création avec énormément d'audace et de talent mais que ces efforts passent inaperçus. Je pense à des gens comme Olivier Grenson,

le dessinateur des séries Niklos Koda et Carland Cross, que l'on a vu signer *La femme accident* ou *La douceur de l'enfer*. Je pourrais citer Hermann qui, à côté de Bernard Prince, Comanche ou Jérémiah, a osé des livres comme *Sarajevo-Tango* ou *Missié Vandisandi*. Ou encore Jung. L'auteur des albums de Kwaidan et de la Danseuse du temps s'est lancé dans l'autobiographie avec *Couleur de peau : miel*. La force de l'œuvre a séduit le réalisateur Laurent Boileau, au point qu'une adaptation est en cours pour le cinéma. Enfin, il y a certains auteurs comme Étienne Schréder (*Amères saisons*) ou Joe Pinelli (*Féroces Tropiques*) qui connaissent ce que j'appellerais une révélation sur le tard. Ils font de la nouvelle bande dessinée sans être tout à fait jeunes...

Votre groupe, Média Participations, déjà propriétaire de Dargaud, a racheté les éditions Dupuis et le Lombard. Flammarion est devenu propriétaire de Casterman. Les difficultés de la bande dessinée de création en Belgique sont-elles liées au rachat de l'ensemble des grandes maisons d'édition belges par des géants étrangers ?

Je ne le pense pas. Par une sorte d'ironie de l'histoire, Média Participations est d'ailleurs une société de droit belge, même si ses actionnaires sont français. Et les principaux responsables éditoriaux de Dupuis et du Lombard sont belges. Les choix ne sont donc pas faits à Paris et ces maisons restent à l'écoute des auteurs belges. Je crois simplement, même si les choses évoluent actuellement, que la bande dessinée de création n'a jamais été la marque de fabrique historique des éditeurs belges. Dupuis, Lombard et Casterman se sont construits sur une image d'éditeur pour enfants. Même si dans les années 1970, Casterman a corrigé cette image avec la revue *À Suivre*, où l'on a vu naître les Comès, Schuiten, Servais... Dupuis lancera aussi sa collection Aire Libre qui a révélé Stassen et publié Berthet, Hermann, Frank Pé ou plus récemment Pinelli. Le Lombard a sa collection Signé réservée à la BD d'auteur. Mais tout

cela reste marginal par rapport à l'explosion qui s'est produite en France à partir de *Pilote*, *Métal Hurlant*, *Fluide Glacial*, *Hara-Kiri*... Avec les Bilal, Tardi, Moebius, Gotlib, Mandryka, Druillet... les auteurs français sont passés depuis longtemps de la bande dessinée pour enfants à la bande dessinée pour adultes, tandis qu'en Belgique, il était impossible de publier ce genre de choses dans les magazines *Tintin* ou *Spirou*. Du coup, les auteurs belges sont restés enfermés dans la bande dessinée pour enfants, à de rares exceptions près. À la rédaction de *Spirou*, par exemple, des créateurs comme Frank Pé ou Bernard Yslaire ont eu beaucoup de mal à faire bouger les choses. Ils n'ont pas trouvé de relais. Au final, les éditeurs francophones belges ont échoué à renouveler leur public jeune. Après les Français, ce sont les Japonais avec les mangas qui se sont engouffrés dans la brèche. La Belgique francophone a eu et a encore des difficultés à sortir de la bande dessinée traditionnelle. En Europe aujourd'hui, les fers de lance de la nouvelle bande dessinée sont essentiellement français avec les Sfar (*Chat du Rabbín*), Trondheim (*Lapinot*), Blain (*Isaac le pirate*), Larcenet (*Combat ordinaire*), Dupuy et Berberian (*Monsieur Jean*), etc.

Sans entrer dans un combat des chiffres, comment se porte aujourd'hui la bande dessinée francophone dans le monde. À moyen terme, son avenir est-il menacé par le succès des mangas ?

Le numéro un mondial incontesté des ventes de bande dessinée, c'est évidemment le manga. Les Japonais ont triomphé sur à peu près tous les marchés, y compris aux États-Unis où ils devancent désormais les comics sur leur propre terrain. Au plan international, derrière les mangas, on trouve les comics américains. Les super-héros étaient en perte de vitesse mais les adaptations au cinéma leur ont donné une nouvelle jeunesse. En troisième position, les bandes dessinées franco-belges réalisent l'essentiel de leur chiffre en France, en Belgique, en Suisse francophone, au Canada français, en Espagne, en Italie, au Portugal, en Allemagne... et en Chine pour



ce qui concerne des classiques comme Tintin et les Schtroumpfs. Autrement dit, dès qu'on parle d'exportation en dehors du monde francophone, il s'agit de tirages symboliques de l'ordre de 2 à 4 000 exemplaires. Sur notre propre marché, la France, la Belgique et la Suisse francophones, les ventes se portent bien. On vend à la fois plus de titres et plus de bandes dessinées. Certains grands héros belges comme XIII ou Blake et Mortimer peuvent atteindre les 500 000 exemplaires. Et des bandes dessinées de création parviennent désormais à intégrer le Top 40, à l'image du *Persépolis* de Marjane Satrapi. Il n'est donc plus impossible de rêver à un succès commercial avec de la bande dessinée de création. Alors pourquoi pas en Belgique ?

À l'ère du livre numérique, pour un éditeur de bande dessinée, c'est toujours important d'être présent en bibliothèque ?

C'est capital même ! Pour beaucoup d'enfants, c'est là que se noue le premier contact avec le livre. Et si plus tard, on continue d'aller en bibliothèque, c'est que forcément on s'intéresse au livre, d'où l'intérêt d'y être présent. Une bande dessinée augmente ses chances d'être vue et d'être lue en bibliothèque, c'est essentiel pour les nouveaux auteurs qui doivent se faire connaître sur un marché de plus de 5 000 nouveautés par an. Les bibliothèques ont aussi une mission de mise en valeur des

titres du fonds. C'est important pour assurer la pérennité des collections existantes. Je profite de cette interview pour lancer un appel à tous les bibliothécaires : venez nous voir, ma porte est ouverte et montrons des choses ensemble.

Au Japon, les bibliothèques ont largement contribué au succès des mangas à travers toutes les couches de la société. Un tel phénomène ne serait pas possible à envisager en Belgique ?

Au Japon, il ne s'agissait pas de bibliothèques publiques mais d'initiatives de salles de lecture privées. Elles mettent à la disposition du public l'ensemble des catalogues de tous les éditeurs de mangas, ce qui représente un nombre de titres colossal. Moyennant un paiement à l'heure ou à la journée, les particuliers peuvent les lire sur place. Il est interdit de les emporter. On peut aussi voir des films ou des dessins animés adaptés des mangas, boire un verre, manger un bout. Il est possible de lire les mangas sur une table ou dans un box privé. C'est extrêmement convivial. L'idée est évidemment intéressante et vaudrait peut-être la peine d'être tentée chez nous.

Ces dix dernières années, la Belgique a cédé elle aussi à la « mangamania », avec des parts de marché de plus de 30% pour les séries populaires *made in Japan*. Faut-il s'inquiéter de cette concurrence pour

L'avenir de la jeune création belge ?

Le manga n'a pas diminué la part de création de la bande dessinée franco-belge. C'est un nouveau marché qui s'est ajouté au marché existant. Il faut reconnaître qu'au départ, l'image du manga était très mauvaise en Occident. La bande dessinée japonaise était victime d'un rejet total de la part du public franco-belge. Depuis, les choses ont beaucoup évolué grâce, notamment, à des auteurs comme Taniguchi (*Quartier lointain*, *Le sommet des dieux*), dont le style est très influencé par les classiques européens et qui dessine de la vraie bande dessinée de création. Des auteurs comme Kamimura (*Lady Snowblood*), Otomo (*Akira*), Tezuka (*L'histoire des 3 Adolf*) ... ont aussi montré le formidable talent de narrateur des mangakas japo-

nais. Il est devenu impensable d'ignorer les chefs-d'œuvre populaires des mangas comme *Dragon Ball*, *Naruto*, *One Piece*, *Conan*, *Monster*, *Death Note*, *Nana*... Ces livres véhiculent des valeurs d'amitié traditionnelles. Leurs auteurs ne sont pas des satans ! Je pense qu'ils doivent figurer dans toute bibliothèque qui se respecte au même titre qu'*Astérix*, *Tintin*, *Spirou*, *Blake et Mortimer*, *Lanfeust* ou *Corto Maltese*. La bande dessinée, qu'elle soit belge, française, japonaise, coréenne, suédoise ou chinoise... peut être bonne ou mauvaise. Elle n'est pas nécessairement géniale parce qu'elle vient de Belgique ni nécessairement mauvaise parce qu'elle est japonaise. Il y a de très bons et de très mauvais auteurs partout. Aux bibliothèques de faire le tri !

Yves Schlirf a la baraka de l'éditeur

Responsable éditorial de Kana et de Dargaud Benelux, Yves Schlirf a appris à lire des bandes dessinées par dessus l'épaule de son papa. Ils dévoraient ensemble le journal *Tintin* dans la cuisine, au mépris des interdits. A dix ans, le gamin dégustait les « *Shebam ! Pow ! Blop ! Wizzzzz !* » dans les cases d'Akim et de Zembla, rêvant d'écrire son propre scénario. Il s'invente les héros Sam et Tibon mais s'aperçoit qu'il n'est pas un raconteur d'histoires. Il se console dans l'édition en tirant un premier fanzine, *Tip Top*. Maurice Tillieux, l'auteur de *Gil Jourdan*, le prend en affection, lui ouvre les portes des grands auteurs belges et lui apprend à descendre les whiskys comme le capitaine Haddock.

Schlirf poursuit sa quête des mystères de la bande dessinée chez Jean-Marie Brouyère, le père d'Archie Cash, avant d'ouvrir une première librairie, près de la place Flagey, puis une seconde, sur le campus de l'ULB. Mais l'homme est curieux de tout et ne veut pas se contenter de vendre des livres. Il va éditer les carnets de l'urbatecte *Eugène Robic* avec Schuiten et Peeters ou ceux de *Major fatal*, de Mœbius avec Thierry Smolderen, un essayiste majeur des *Cahiers de la bande dessinée*. C'est à cette époque qu'il découvre les mangas sur le stand boudé d'un éditeur japonais, au Festival international d'Angoulême. La lecture d'*Akira* le décide à se lancer dans l'importation de ces bandes dessinées japonaises. Il entre ensuite au service promo de Dupuis... fait un tour chez Glénat, puis chez Dargaud où il prend ses quartiers.

C'est le début d'un parcours météorique. Schlirf lance, entre autre, *Pin Up*, le *Scorpion*, *Djinn*, *Murena*... convainc sa direction du potentiel des mangas et fonde Kana. En 2007, depuis son bureau de l'immeuble *Tintin*, gare du Midi, il réalise une année record. Kana et Dargaud Benelux publient ensemble 16 des 50 *blockbusters* du marché franco-belge de la bande dessinée. Entre-temps, il a fait de *Naruto* le plus gros vendeur d'albums en langue française, juste devant le héros maison de Dargaud Benelux : XIII. En bonus, sa direction française lui offrira la responsabilité éditoriale de la suite des aventures de *Blake et Mortimer*, les plus grands héros belges après *Tintin* et *Milou*. ●

Numérique et bande dessinée : un tour d'horizon

Il n'est pas aisé de réaliser un focus sur le numérique et la bande dessinée, tant le paysage est en mouvement. Les concepts fleurissent : BDZ, bande dessinée homothétique, augmentée, Turbo Média¹... L'information abonde mais elle est très vite périmée : des sites d'auteurs ne durent que le temps d'un projet, des éditeurs de sites de veille numérique se lassent, tandis que de son côté, la technologie des supports, ordinateurs, tablettes et smartphones, évolue à une vitesse impressionnante.

par Bruno MERCKX
attaché au Service général des Lettres et du Livre



Nous avons donc découvert avec intérêt les premières tentatives de synthèse. Elles ont paru récemment dans la collection *Comprendre le livre numérique. Enjeux et perspectives* éditée, comme il se doit par un opérateur 100% numérique, le Montréalais *Numeriklivres*. Le 1^{er} ouvrage, *La BD numérique* est dû à Sébastien Naeco, le blogueur du site le comptoir de la BD, hébergé sur le site du journal *Le Monde*. Le second est consacré au manga et est produit en collaboration avec le site *Actualitté* : Mario Geles, *Manga numérique. Une nouvelle ruée vers l'or*². Ces ouvrages, ainsi que quelques sites de référence³, aident à se repérer. Les dossiers qui parviennent à la Commission d'aide à la bande dessinée sont aussi un bon indicateur de l'évolution du secteur.

format numérique. Elle devient ainsi lisible sur un ordinateur, une tablette ou un smartphone.

La deuxième catégorie intègre la création originale conçue directement pour les nouveaux médias (blogs, sites...). Enfin de la production hybride, « de la bande dessinée numérique qui ne sait pas qu'elle en est », se retrouve dans des jeux vidéo, des programmes informatiques...

Les créateurs sont globalement de deux types : ceux qui restent dans l'univers et les codes de la bande dessinée classique, même s'ils sont publiés en ligne, et ceux qui « pensent numérique », des artistes dont l'outil premier de diffusion est le blog, le réseau social, le portail participatif. Et qui, parfois voient leurs œuvres atterrir dans l'univers de l'édition papier⁴.

¹ BDZ, bande dessinée numérique, considérée avant tout comme de format libre ; le terme est notamment utilisé dans le milieu « non officiel ».

À l'inverse du terme homothétique, qui qualifie dans le milieu académique le livre (la BD) numérique comparable dans sa présentation à l'ouvrage papier. Le Turbo Média sera présenté ci-après.

² Ouvrages parus en 2011, téléchargeables ou consultables en ligne sur le site de l'éditeur.

³ Citons le site franco-belge d'actualité de la bande dessinée actuabd, et son dossier sur la bd numérique ou le site phylacterium.fr, animé par deux bibliothécaires, Julien Baudry et Antoine Torrens.

⁴ Le mode de création lui-même n'entre pas en ligne de compte : des auteurs utilisent crayons et papiers, d'autres les tablettes graphiques ou varient les outils selon les étapes de la création.

Qu'est ce que la bande dessinée numérique ?

Sébastien Naeco a déterminé trois catégories de BD numérique.

La première, la plus classique, regroupe de la bande dessinée produite pour le support papier et qui a été scannée et éventuellement redécoupée pour être présentée au

Où se procurer de la bande dessinée numérique ?

La bande dessinée classique, en albums, se retrouve dans des portails d'accès, à la location ou à l'achat: les principaux sont Ave!comics, Digibidi et, Izneo, le plus récent et le plus important.

Izneo est une plateforme de bande des-



sinée lancée en 2010 par une association d'éditeurs, au nombre de 21 actuellement, qui rassemble les grands groupes éditoriaux (Dupuis, Casterman, Dargaud-Lombard, Glenat...) ainsi que quelques petites structures.

Digidibi, lancé en 2008 et Ave !comics, actif depuis 2009, regroupent une plus grande diversité de petits éditeurs et quelques grands, parmi lesquels on retrouve Soleil (Lanfeust), Humanoïdes Associés, Fluide Glacial ou Delcourt, qui a quitté la plateforme Izneo...

Les sites ne sont pas exclusifs, on retrouve des éditeurs référencés chez les uns et les autres.

Selon les configurations, on peut, pour quelques euros, louer un titre pour quelques jours, ou simplement visionner quelques pages gratuitement, en étant incité à l'achat papier. C'est le cas en particulier de Digidibi, qui a été le premier à proposer des « pages gratuites » et un lien vers Amazon et Fnac pour l'achat papier). On peut aussi, dans certains cas procéder à un « achat définitif ».

Du côté des États-Unis, les fabriques de superhéros DC Comics (Batman, Superman) et Marvel (Spiderman) proposent à la fois de l'offre payante, de la découverte et du gratuit (de vieux numéros).

Tous ces portails proposent leurs applications pour les tablettes et smartphones.

Nous avons ainsi découvert en primeur sur Izneo le nouvel album d'une grande série classique, proposé à la location (consultation en ligne) pour 10 jours, l'achat n'étant pas proposé. L'album de 48 pages est « tronçonné » en trois parties, chacune à 99 centimes. Le découpage des planches est basique, classique. On reste dans ce que l'on appelle de la bande dessinée homothétique, globalement comparable à des versions papier. Rien de vraiment révolutionnaire, nous y avons surtout vu la possibilité d'un feuilletage découverte, avant un éventuel achat ou emprunt en bibliothèque de l'exemplaire papier. C'est aussi une opportunité de découverte plus fine des dessins des auteurs, grâce aux possibilités d'agrandissement. Rien qui s'inscrive dans une démarche de conservation durable ou de collection. Le numérique participe à une lecture périssable, telle que celle des journaux et magazines. Reprenant Sébastien Naeco, « Lire une bd numérique découle plus de la lecture feuilletonnesque, si populaire de nos jours avec des séries télévisuelles, que du rapport de bibliophilie au livre papier. »⁵

L'offre de ces portails de location-vente est en croissance et compte quelques milliers de titres, mais elle reste modeste par rapport à l'étendue du catalogue de ces éditeurs et par l'offre non légale.

Ces plateformes rapportent-elles ? Si oui, combien et à qui ? Les chiffres n'étant pas accessibles et les déclarations des opérateurs restant très générales, contentons-nous d'indiquer que le numérique légal dans l'univers de la bande dessinée reste encore en devenir.

Pour la répartition des revenus, elle provoque en tous cas des discussions âpres entre d'une part, les éditeurs et la plateforme (portée par les éditeurs) et de l'autre, les auteurs. Ceux-ci considèrent qu'une partie plus importante que ce qu'ils reçoivent dans l'édition papier doit leur revenir, la rétribution d'intermédiaires de la

⁵ S. NAECO, ouvrage cité, p. 60.

filière-papier ayant disparu. Les sociétés d'auteurs incitent publiquement leurs affiliés à la prudence pour la cession de leurs droits dans l'univers numérique et elles les incitent à ne les accorder que pour des durées limitées. Le taux de TVA, plus élevé que pour le livre papier est également une donnée qui freine le développement du numérique, mais cette question dépasse largement le seul secteur de la bande dessinée.

L'objectif de ces portails est surtout d'occuper le terrain avec une offre légale et, autant que possible, de contrer la piraterie.

Il s'agit d'une pratique qui semble très répandue. On découvrira avec intérêt le rapport 2012 du MOTIF observatoire du livre et de l'écrit en Île-de-France, qui a tenté de cerner l'importance du phénomène⁶, plus de 10 000 titres accessibles par l'internaute moyennement averti, des millions de consultation en ligne ou de téléchargements.

Ce piratage est bien organisé, il se réalise par scannage des planches aux formats JPG ou PDF. Des pirates avancent même travailler plus consciencieusement que les sites d'offre légale, sur lesquels ils portent un regard pointu⁷.

L'offre pirate est très présente dans l'univers des mangas et leurs dérivés (Manhwa, mangas coréens ou Manfra, mangas français⁸).

Le chroniqueur manga Mario Geles, présente l'ennemi de l'éditeur: le *scantrad*, pratique visant à proposer de la BD directement traduite par des « *teams* » et qui les rendent disponibles gratuitement sur des « sites de partage ». Ces sites drainent des revenus publicitaires, qui bien sûr échappent aux auteurs. Si ces derniers peuvent être flattés d'un succès numérique, ils sont dépités qu'il ne leur rapporte quasi rien. Il existe quelques alternatives légales comme « *square enix* » mais le succès semble mitigé. À l'analyse, les solutions proposées, l'achat, ou le « *freemium* »,

l'accès partiellement gratuit devant susciter la démarche d'achat, ne semble pas un modèle performant : il crée du trafic mais entraîne peu de mouvement vers la partie payante (premium). Le comportement du « BDnaute » est volatile : quand il s'agit de payer, il part voir plus loin. L'enjeu reste entier: comment ne pas s'aliéner les publics d'amateurs, tout en les faisant contribuer à ce qu'ils consomment. Et comment élargir le public ?

Implications artistiques et liberté de création

Au plan artistique, le numérique a des conséquences.

La première, est très prosaïque et tient, pour les ouvrages conçus pour le papier, dans la qualité du scannage réalisé, celle-ci pouvant parfois être médiocre et altérer les couleurs d'origine. Le découpage peut aussi être sujet à caution et amener une déstructuration possible d'œuvres existantes.

Pour l'avenir on pourrait aussi assister à des mutations graphiques : voir le dessinateur en revenir à la production d'images sans textes ni phylactères, ceux-ci étant ajoutés de-ci de-là, a posteriori, selon le type de production réalisée, papier ou numérique. La composition actuelle des images en fonction du phylactère est parfois très sophistiquée. Elle pourra s'en trouver bouleversée.

Le respect de la liberté de création est aussi en jeu. Il ne dépend pas tant de l'éditeur que du bon vouloir du distributeur numérique, qui, en plus de ses impératifs commerciaux, fixe ses propres critères de moralité.

Une firme dont le logo est un fruit refuse ainsi de proposer l'accès à sa plateforme de vente et, par conséquent à une partie du matériel, certains contenus, jugés « inappropriés ». D'autres exemples d'interventionnisme sur des œuvres ont été dénoncés publiquement et suscitent la

⁶ www.lemotif.fr/fr/actualites/bdd/article/1566.

⁷ Voir la revue « pirate BDZ mag », « <http://issuu.com/b.d.z.mag/docs/bdz-mag-03> ».

⁸ Il existe un éditeur (Kana) des associations de manga (seinen.be) et de Cosplay en Wallonie et à Bruxelles. Mais nous ignorons s'il existe aussi des auteurs et dessinateurs spécialisés dans ce genre qui ont déjà été édités (à quand des « Manwab »)?

perplexité⁹. Le progrès numérique signifie-t-il le retour des ligues de vertu et la création de nouveaux Index, profanes, mais tout aussi redoutables que les anciens pour la liberté de création ?

« On ne saurait imposer aux œuvres et à leurs auteurs des modifications afin de correspondre au goût et à la morale du jour en toute impunité. Remettre en cause une œuvre de manière arbitraire et pour des raisons complètement en dehors du champ du sens et de la nature de l'œuvre fait le terreau des intolérances et de la bêtise. Il serait urgent de légiférer là où le bon sens et le respect élémentaire d'une œuvre devraient s'imposer. » (Sébastien Naeco)¹⁰

La BD conçue pour le numérique. Le blog BD

Le blog BD n'est plus une nouveauté. Il fait partie du paysage depuis déjà quelques années. Il constitue une excellente rampe de lancement pour découvrir toute une diversité d'auteurs, la plupart aux pseudonymes ou aux noms de plume improbables (une mention d'originalité à *Aspirine*, lauréate du blog BD à Angoulême ou au *Néandertalien illustré* d'Arsène Desbois).

On trouve vraiment de tout dans les blogs BD ; il est plaisant de s'y perdre, le plus superficiel côtoie le plus original : caricatures, chroniques sociales ou politiques, découvertes, récits de voyage, essais graphiques d'amateurs ou d'étudiants en beaux-arts, et surtout beaucoup d'autobiographie.

Le blog BD a son annuaire (annuaire-blogbd.com), son festival annuel depuis 2005 (le festiblog, à Paris) son prix (le « prixdublog »).

Il a aussi ses stars : Martin Vidberg, le mythique « Frantico », Yves Bickerel (Balak), Gilles Roussel (Boulet), Alexandre (Ulman Malek) ; et chez les dames, Pénélope Bagieu (dite Jolicoeur), Laurel (Laureline Michaud), Margaud Motin, Digliee

(Maurine Wingrove), toutes exerçant un art à la frontière de la BD et de l'illustration commentée.

Ces auteures connaissent la consécration avec l'édition papier du meilleur de leurs blogs; certains titres sont des succès de librairie¹¹.

En eux-mêmes, les blogs, même les plus courus, ne semblent pas rapporter à leurs auteurs, sauf à ceux qui s'intègrent dans des démarches d'acceptation de publicité, directe ou indirecte, par une rémunération en cas de lien vers un site commercial.

Le Blog biographique, genre littéraire

Le nombre et la diversité de ces blogs suscitent l'intérêt de la critique. La Québécoise Julie Delporte, elle-même auteure de bande dessinée, a procédé à une étude dans laquelle elle dresse un portrait du paysage du blog et s'interroge sur leur place dans la *Crise de la bande dessinée autobiographique contemporaine*. De création originale, le blog tend à verser dans le codifié et l'uniforme. « Doit-on toujours parler d'autobiographie ? Ne sommes-nous pas en présence d'un nouveau genre, la bédé-réalité » ?¹²

Voici la BD augmentée, et le Turbo-Média

Le numérique permet aussi l'apparition de nouveaux langages, à la frontière entre la bande dessinée et l'animation. La nouveauté est relative, si on se souvient des possibilités offertes encore naguère par le défunt cd-rom, mais on a affaire à des outils de création légers, à la manipulation plus aisée, moins coûteuse et, pour certains, directement entre les mains des auteurs.

Certains titres connaissent un succès remarqué. « 3 secondes » de Marc Antoine Mathieu a publié un saisissant récit de mise en abîme, proposé en livre papier et en version numérique. Celle-ci donne une dimension plus intense au récit et

⁹ www.actualitte.com/actualite/bd-manga-comics/univers-manga/nudite-ou-sang-apple-refuse-30-de-manga-18920.htm

¹⁰ S. NAECO, ouvrage cité, p. 55.

¹¹ *Ma vie est tout à fait fascinante*, de Pénélope Bagieu, *Un crayon dans le cœur* de Laurel, et d'autres...

¹² Julie DELPORTE, *La bédé-réalité. La bande dessinée autobiographique à l'heure des technologies numériques*. Colosse Essais, 2011. Le mémoire dont ce livre est issu est accessible en ligne sur le site de l'université de Montréal.

est accessible via le site de l'éditeur¹³. De son côté, Casterman a proposé une version pour tablette du dernier opus d'Enki Bilal, *Julia et Roem*. Cet éditeur compte aussi créer l'événement avec une bande dessinée « réellement » augmentée de François Schuiten consacrée à la superbe locomotive à vapeur « Atlantic type 12 (Cockerill, 1939) », un témoin remarquable de l'époque industrielle de nos régions¹⁴.

Le Turbo Média est le nouvel avatar des récits animés : « Des récits-dessinés-diapo, pour web et mobiles, à mi-chemin entre : BD, cartoon et diaporama ». Pratiques d'animations déjà éprouvées, mais nouvelles techniques, la nouveauté étant d'être directement réalisée par les auteurs : « Le Turbo Média n'est pas interactif, il est Turbo Actif. Parce qu'il est conceptualisé et réalisé par les auteurs eux-mêmes, qui ont une culture visuelle et narrative issue de la BD, de l'Animation et du Jeu Vidéo. Parce que ces histoires ne pouvaient être racontées ni en animation, ni en bande dessinée classique, mais juste de cette manière. Parce que le Turbo Média n'est pas une guirlande de Noël que l'on rajoute sur un album de Tintin, pour le refourguer sur un smartphone ou une tablette tactile, le Turbo Media est un langage.»¹⁵

D'autres initiatives se font jour dans ce créneau, tels l'AOS (*Art of Sequence*) destiné à aider les auteurs à expérimenter, à créer « du temps avec de l'espace.»¹⁶

Des portails d'éditeurs, des incitants à la découverte

Il existe des sites d'hébergement pour la création de la bande dessinée. Webcomics.fr, permet d'héberger et de publier en ligne gratuitement. Un autre modèle, un peu plus institutionnel et accessible au public jeune est « espritBD.fr¹⁷ », lancé en janvier 2012 qui permet de découvrir des planches d'auteur avec une interface simple, permettant le vote des visiteurs. Il propose

aussi un blog, une application pour aider à créer sa propre BD numérique.

Les sites présentés ci-dessous sont plus sélectifs. Tout en favorisant la liberté de création, ils s'assurent d'un degré minimal de qualité narrative et graphique.

Grandpapier est une émanation de l'Employé du moi, une structure éditoriale associative basée à Bruxelles, qui a plusieurs années d'expérience. En 2005, elle avait déjà publié une synthèse d'une année de production en bande dessinée sur son site internet (« 40.0075 km »). Depuis 2007, Grandpapier est sa plateforme de bande dessinée en ligne, et de récits numériques. Ce site n'est pas commercial et est autogéré par des auteurs, qui sélectionnent les contributeurs potentiels ; ils sont actuellement plus de 350. Quelques références de la bande dessinée de création en Wallonie et à Bruxelles y sont actives : Max De Radigues, Sacha Goerg, Younn Locard, Maxime De Radigues, *Alexandre De Moté*. *Grandpapier.org* se décline aussi en une émission de radio, en un événement, les 24 h de la BD de Bruxelles ou encore, la partition sous format papier de récits prépubliés. *Grandpapier* bénéficie du soutien, discret, et constant, de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Des éditeurs associatifs tels que *Frémok* et *5° couche* planchent également sur le développement numérique de leurs activités.

D'autres sites d'éditeurs accueillent de la bande dessinée en ligne.

Ainsi, le blog des éditions Lapin, basées dans la région de Lille, et qui par leurs bandes dessinées et autres webcomics en tous genres, veulent « aller à l'encontre de tout ce qui peut être conseillé en matière de marketing.»

D'autres portails d'éditeurs développent la dimension participative et incitent les visiteurs à contribuer financièrement à l'édition des œuvres, sous format papier ou numérique.

¹³ « 3 secondes » aux éditions Delcourt, 2011. L'achat de l'exemplaire papier donne accès à la version numérique.

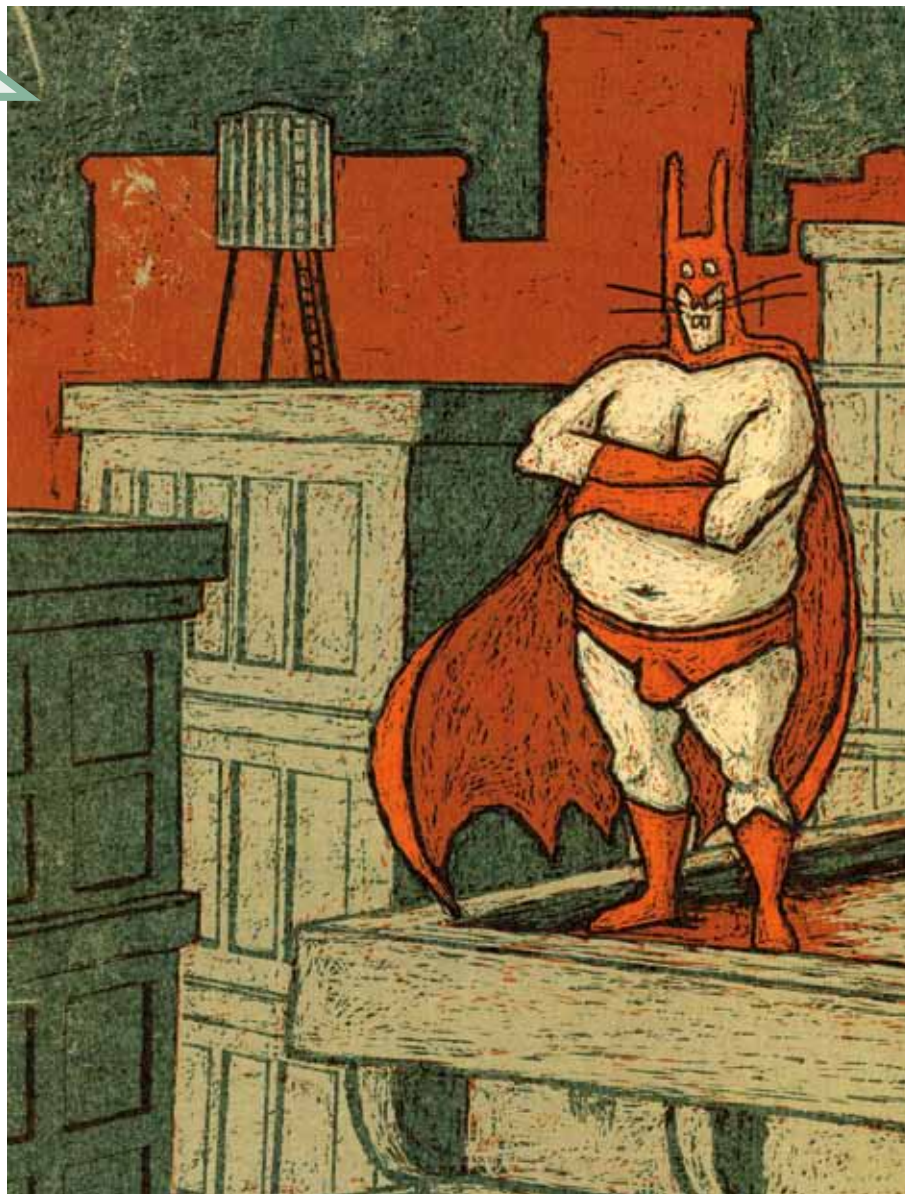
¹⁴ www.12-ladouce.com

¹⁵ Les bloggeurs Balak, Malet et Boulet, dans la présentation du Turbo Média www.catsuka.com/news/tag/turbo_media/all.

¹⁶ <http://artofsequence.org>

¹⁷ Espritbd est soutenu par une banque d'épargne française.

Super Rabbit, le superhéros de Martin WAUTIÉ. Une bande dessinée entièrement conçue par des moyens numériques, parue, en version papier, chez l'éditeur participatif Manolosanctis. Des extraits du livre sont accessibles en ligne.



À Bruxelles, *Sandawe*, porté par Patrick Pinchart, ancien rédacteur en chef de *Spirou*, incite le BDnaute à investir dans des projets, dont quelques planches sont accessibles¹⁸. *Sandawe* propose déjà quelques titres à son actif et a noué des partenariats avec des librairies.

à faire paraître les ouvrages ouverts au partenariat. Les BDnauts peuvent s'impliquer dans le projet en souscrivant des parts et en suivant l'évolution du projet. *Schrimp*, un récit de Mathieu Burniat, Mathieu Donck et Mathieu D'Aoust a été déposé au sein de cette structure¹⁹.

¹⁸ Le budget nécessaire à l'édition est compris dans une fourchette de 35.000 et à 55.000 €.

¹⁹ Ce projet a été soutenu par la Commission d'aide à la bande dessinée et bénéficié d'une prépublication dans le journal *Le Soir*.

²⁰ *Superrabbit*, chez Manolosnctis, 2011. Martin Wautié a bénéficié d'un soutien à la création de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Une autre structure participative est celle du groupe français *My major Company*, qui s'est développé d'abord dans le domaine musical. Il s'est associé au groupe media-participation (Dupuis, Lombard, Dargaud) et vise à faire émerger de jeunes talents. Ceux-ci sont présélectionnés par les éditeurs qui s'engagent, en tout état de cause,

Citons enfin le parisien *Manolosanctis*, dont plusieurs productions ont abouti dans l'univers papier. L'avenir de l'éditeur est incertain. Ne manquons donc pas de promouvoir ici une de ses réalisations récentes, *Superrabbit*, de Martin Wautié, un auteur qui a réussi à renouveler le genre du superhéros fatigué²⁰.

Un site BD au quotidien : www.actuabd.com

Dans la diversité des sites consacrés à la BD, le franco-belge ActuaBD se profile comme une référence pour sa qualité rédactionnelle. Fondé dès 1996 par le journaliste Patrick Pinchart (dit Patrick Albray), le site bénéficie de multiples collaborations de passionnés, de journalistes, et de critiques, dont plusieurs noms connus. ActuaBD est structuré comme un véritable magazine, avec rédacteur-en-chef, éditeur et comité de rédaction. L'offre information est très vaste : l'actualité des albums, des comics et des mangas, mais aussi des portraits d'auteurs, des dossiers (voir celui sur la BD numérique) et, c'est à souligner, une attention aux courants de la bande dessinée indépendante. ActuaBD ne se limite pas à proposer de la critique littéraire de la bande dessinée ; il inscrit résolument le médium dans son contexte social, politique et économique.

Fanzines et conservation du patrimoine

Publication libre, réalisée par des passionnés avec des moyens aléatoires, le fanzine reste une source de créativité débridée et permanente et aussi un reflet de l'état de l'art de la bande dessinée à une époque donnée.

Le fanzine a aujourd'hui sa bibliothèque numérique, *Fanzinorama*. L'initiative en revient à l'association Bunker-Ciné-Théâtre pilotée par le réalisateur Patrice Bauduinet, également auteur de fanzines et, à ce titre, nous lisons sa fiche, « Chevalier de l'Ordre de Léopold XV, médaillé de la Saint Félix et Grand Chevalier de l'Ordre des Nathalie ». Des distinctions conformes à l'esprit de ces publications mais nullement incompatibles avec la production d'un travail rigoureux, visant à valoriser un fonds patrimonial important. Productions fragiles, souvent introuvables, de nombreux fanzines sont désormais consultables sur le site de la fanzinothèque²¹. Une autre démarche de fanzinat est celle de « *Lazer artzine* » conduite par l'auteur Nicolas Chalupa, qui publie au format papier le meilleur de la production émergente consultée sur l'Internet.

« Au temps du tout numérique, je persiste à archiver systématiquement sur papier ce qu'il y a de mieux sur le net en matière d'arts émergents. »²²

Cette revue est une marque de prudence bienvenue. Quel sera le destin de toute la production artistique qui n'aura pas connu sa déclinaison dans un format papier, lequel,

reste souvent une consécration pour de la production originellement numérique ?

En France, des partenariats ont été annoncés entre la bibliothèque numérique *Gallica* et des partenaires du monde éditorial. Pour les œuvres soutenues par la Fédération Wallonie-Bruxelles, un entrepôt numérique est en préparation, l'obligation du dépôt des œuvres figure désormais dans les clauses de subvention²³.

Quel rôle pour les bibliothèques dans ce paysage ?

On l'aura vu dans cet article, la création numérique en BD est foisonnante, et même débordante. Les blogs, les sites, les réseaux sociaux... le paysage se modifie à grande vitesse. Auteurs, éditeurs privés et non lucratifs, plateformes associatives, participatives, privées, légales ou pirates, offre payante, gratuite, légale et pirate, comment le public peut-il s'y retrouver ?

Face à une production numérique abondante et disparate, les bibliothèques peuvent assurer un travail de défrichage. C'est désormais possible, la plupart sont désormais équipées de postes de consultation informatique accessible au public. Développer leur rôle de prescription, de sélection de blogs et de sites de référence ; faire partager des découvertes, et bien sûr également, pour bien appréhender ce milieu complexe, favoriser l'analyse critique²⁴. ●

²¹ www.fanzinorama.be

²² www.lazerartzine.com ; traduction libre de l'anglais.

²³ On pourra utilement se référer au portail numérique www.numeriques.cfwb.be.

²⁴ Voir S. NAECO, ouvrage cité, p. 35, sur le rôle des organismes institutionnels dans le paysage numérique.

2) LA BD ET LES BIBLIOTHÈQUES EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

Franz Van Cauwenbergh ou l'amour des phylactères

par Hughes DORZÉE
journaliste au Soir 

Franz Van Cauwenbergh est un bédéphile averti. Instituteur à la retraite formé à l'école normale Charles Buls, il a enseigné pendant trente-cinq ans dans l'enseignement spécialisé (Ville de Bruxelles). Il s'est immergé depuis 1966, dans la bande dessinée belgo-française (« et non franco-belge, comme nos voisins le disent, ce qui m'irrite au plus haut point ! », insiste l'intéressé), l'Âge d'Or américain, la BD italienne (Hugo Pratt, Dino Battaglia...) et les grands classiques de la BD mondiale.

Critique et chroniqueur (pour *Lectures*, notamment), il a collaboré avec le Centre belge de la bande dessinée, monté plusieurs expositions (sur Napoléon et sur Victor Hugo dans le 9^e art, entr'autres) et a été conseiller à la rédaction des Guides de Bruxelles, Bruges et Paris en BD, de Thierry Vandorselaer.

« J'ai reçu mon premier album à l'âge de 6 ans, c'était *Le Secret de la Licorne*, d'Hergé. Mon 2^e grand choc, c'est *Alix* ! » nous explique Franz Van Cauwenbergh. « Depuis, je n'ai plus jamais arrêté, passionné par cette forme d'expression ».

Il chine, traque et dépiaute toutes les études, les revues spécialisées et autres monographies concernant le « 9^e art ». « Je suis comme on dit un accumulateur ! », sourit Franz. Pour s'en convaincre, il suffit de pousser les portes de sa maison du Brabant wallon. Une véritable caverne d'Ali Baba... En quelques décennies, cet ex-documentaliste et archiviste des *Cahiers de la Bande dessinée* et collaborateur bénévole pour les Maisons Dupuis et Le Lombard, a accumulé un savoir immense en la matière. Il a ainsi formé les futurs bibliothécaires de l'Institut Lallemand à l'histoire de la BD : « D'un point de vue esthétique, pédagogique, littéraire, théorique... la BD est un art majeur et multiple, ajoute-t-il. Il y a des liens continus avec le cinéma, la littérature, l'illustration et l'évolution des techniques de

diffusion et de représentation. C'est cette pluridisciplinarité qui me passionne. »

« La BD est un formidable outil pédagogique »

Aujourd'hui, la bande dessinée est reconnue comme un objet littéraire à part entière. Mais ce ne fut pas toujours le cas.

Et comment ! Pendant très longtemps, ce fut un genre méprisé et totalement masqué par la pensée morale et pédagogique dominantes. On lui reprochait de véhiculer des idées immorales, de la vulgarité, de la violence... Rappelons-nous qu'en 1949, ce n'est pas la préhistoire !, fut votée la loi française du 16 juillet, organisant un « code moral de censure », loi inspirée des travaux du psychiatre américain Fredric Wertham.

À la lumière de celle-ci, nombre de BD ont été censurées, parfois interdites, de *Lucky Luke* à *Boule et Bill* en passant par *Blake et Mortimer* ou *Buck Danny* ou encore *Alix* ou *Gill Jourdan*. Et ce pour des motifs le plus souvent futiles et ridicules. Les écoles de Bruxelles et de Marcinelle étaient priées de faire preuve de retenue dans les albums. Elles avaient ordre d'« éduquer » leur lectorat, issus d'une presse juvénile privilégiée et bénéficiant d'un certain pouvoir d'achat. Cette loi obsolète n'est pratiquement plus appliquée de nos jours.

Au début des années 70, les mentalités évoluent et la BD s'émanipe peu à peu.

En effet, au départ de revues spécialisées (*Giff Wiff*, *Phoenix*, *Schtroumpf*, devenu ensuite les *Cahiers de la bande dessinée...*), via *Tintin* et *Spirou* relayant les informations, avec l'avènement des premiers critiques BD, de nouveaux auteurs émergent, se distinguent et sont plébiscités. Le marché s'élargit et le neuvième art enfin reconnu, est salué par des expositions prestigieuses. La bande dessinée acquiert progressivement ses lettres de noblesse. On comptait à l'époque entre 400 et 500 nouveautés par an (fascicules dits de « gare » compris). Aujourd'hui, on est proche des 5 000 ! C'est dire le bond en avant en quelques décennies. Un véritable séisme éditorial ! Mais la BD a également puisé sa légitimité et sa crédibilité dans l'édition de livres en lien avec l'histoire de l'art. La BD en lien avec l'art rupestre, les livres sacrés égyptiens, la décoration des vases grecs, les enluminures, les 1^{ères} caricatures anti-napoléoniennes, l'imagerie d'Épinal, l'Âge d'Or américain débutant avec les travaux de Frederic Burr Opper, auteur du *Yellow Kid* dès 1899, etc. Et puis, il ne faut pas négliger non plus le rôle essentiel joué par des théoriciens comme Rodolphe Töpffer (1799-1846), dont les travaux ont été remis au goût du jour par l'historien Thierry Groensteen. Mais aussi l'arrivée de grandes expos en France et de Festivals (Lucca, Angoulême...), l'ouverture du Centre belge de la bande dessinée en 1989, autant d'événements assurant sa reconnaissance.

Commet la BD a-t-elle trouvé sa place en bibliothèque ?

Pendant très longtemps, cela se limitait à la présence de collections à l'Albertine, la Bibliothèque Royale, dans le cadre spécifique du dépôt légal. À ce propos, il faut rappeler que nombre de ces collections ont totalement disparu. Egarées ou détournées, sans doute. Pour le reste, la présence de BD en bibliothèque dépendait (et dépend sans doute encore toujours un peu) du bon vouloir et de la sensibilité du bibliothécaire. Si c'était une vieille fille, excepté peut-être la « Semaine de Suzette »

ou de Bécassine, on n'avait pas grand-chose à se mettre sous la main ! Grâce à des gens comme Jacques Fierain et Jacques Klompkes, anciens recenseurs de *Lectures*, les choses ont évolué petit à petit. Tous deux, grands lecteurs et critiques constructifs, ont défendu ce médium avec ardeur, pertinence et vigueur. On doit aussi citer un autre bibliothécaire, Philippe Dachouffe qui a été le premier Belge à rejoindre le jury du Prix d'Angoulême.

Vous êtes un ardent défenseur de la BD en tant qu'outil pédagogique. Pourquoi ?

La BD est un moyen formidable pour parler de la langue, de la représentation du monde, de la pensée d'une époque, de l'histoire, de la géographie... Un exemple parmi d'autres : les phylactères, les bulles ou les ballons, appelons-les comme on veut, permettent à l'enfant (mais aussi à l'adolescent ou l'adulte) de réfléchir sur les modes d'expression : les petits ou grands caractères (bande son), les petits « nuages » décrivant le système de pensée du personnage, le récitatif (résumant ou rappelant le déroulement de l'intrigue)... En abordant l'œuvre de Jacques Martin (Alix, Jhen, Orion, Arno...), on peut se plonger dans l'histoire avec précision. Avec *Lucky Luke* ou *Blueberry*, c'est toute l'épopée du western. Hergé, on l'a assez dit et écrit, se basait sur des événements réels avec un travail immense de documentation. Vous prenez les beaux albums de Léon Huens (Nos gloires) et vous avez là de formidables cours d'histoire de Belgique en version graphique (chromos).

Ces exemples montrent bien l'importance accordée à la vision, à l'arrêt sur image).

Je pense que la bande dessinée, quel que soit le genre (polar, humour, BD historique, BD reportage...), permet d'aborder avec des enfants le goût de l'esthétisme, la qualité du texte, la psychologie, le caractère et le vieillissement des héros, les familles de personnages, la notion du déroulement du temps, les différents types de graphisme, l'importance du décor, etc. Mais pour cela, il faut des pédagogues ouverts d'esprit, capables de décroiser les genres, d'amener l'enfant à pénétrer un univers, etc.



Que pensez-vous de l'évolution de ce 9^e art ?

C'est devenu un marché gigantesque. Avec une logique inévitablement commerciale, des politiques de marketing ciblées et parfois agressives, une concurrence féroce entre éditeurs, la course aux best-sellers, des séries à rallonge, des auteurs géniaux mais trop connus faisant de l'ombre à des jeunes prometteurs, des recettes que l'on ressasse et des effets modes (le policier financier, l'ésotérisme...)

Au bout du compte, une sortie en chasse une autre. C'est devenu infernal ! Mais il y a aussi beaucoup de choses très positives : des maisons réellement indépendantes et innovantes comme l'Association ou les éditions Mosquito, Denoël Graphic, Futuropolis, l'émergence d'auteurs féminins, des séries en rapport avec l'actualité ou adaptant de grands classiques de la littérature... Par ailleurs, l'Internet est évidemment un lieu intéressant de débats et de connaissance. Mais ça n'est pas la panacée. Si l'on veut effectuer des recherches pointues, rien ne remplacera les milliers d'études, toutes langues confondues, et le travail en bibliothèque.

À ce propos, aujourd'hui la plupart des bibliothèques ont un fonds de bandes dessinées, petit ou grand. En particulier des mangas.

Votre avis sur ce genre spécifique ?

Je suis très critique à leur sujet, mais je suis conscient qu'il y a un intérêt énorme et un marché gigantesque derrière. Pour moi, c'est souvent très pauvre d'un point de vue graphique, scénaristique, idéologique... La plupart des mangas sont édités sur du papier de qualité très moyenne. C'est souvent bâclé, mal fichu, voire grossier. Les univers sont souvent glauques, hyper violents, hyper sexuels. Je sais que tout le monde ne partagera pas mon point de vue, mais pour moi seuls 10% de la production des mangas vaut franchement le coup, pas plus.

Que conseillez-vous aux bibliothécaires en matière de BD ?

Qu'ils ne négligent pas ce genre littéraire fabuleux et privilégient les grands « classiques » belgo-français ! La BD coûte cher en magasin. Elle n'est pas toujours accessible au plus grand nombre. La bibliothèque doit donc jouer un rôle de service public, de découvreur. Tous les responsables ne sont évidemment pas sensibles à la bande dessinée. Qu'ils se fassent conseiller, qu'ils soient à l'écoute des lecteurs. C'est important, car la BD est aussi un formidable outil de lecture. Combien d'enfants ont appris à lire grâce à la BD ? On en revient à ses vertus pédagogiques trop longtemps méprisées. ●

Des bulles et des lettres :

promouvoir la BD en bibliothèque

par Hughes DORZÉE



Depuis belle lurette, la bande dessinée a acquis ses lettres de noblesse. Elle trouve également ses marques en bibliothèque.

Et aux quatre coins de la Fédération Wallonie-Bruxelles fleurissent des initiatives originales et innovantes (bédéthèque, club « mangas », fonds consacré à la BD alternative, BDbus...) Les auteurs et les maisons d'éditions s'invitent dans le réseau de la lecture publique francophone. Et plus personne ne conteste les vertus littéraires et pédagogiques de cet art trop longtemps déconsidéré. Certes, certaines bibliothèques sont davantage pionnières que d'autres. Une question de sensibilité, mais aussi de moyens... Petit tour d'horizon des projets qui font la part belle au « 9^e art ».

1) « La Baie des tecks » à Namur : l'indépendance à bout de bras

Bienvenue à la « Baie des tecks », sis rue d'Arquet 26, au cœur du réseau de la lecture publique namurois. Un petit coin unique en Belgique où, depuis 27 ans, Guy Dehousse, un mordu de bandes dessinées, porte à bout de bras une bédéthèque de grande tenue. Un espace réellement indépendant qui n'a cessé d'évoluer au fil du temps malgré des moyens malheureusement limités.

Tout a commencé en octobre 1984. Cet ex-animateur scout, lecteur invétéré, part à l'assaut d'une petite cave de la paroisse Bomal. Avec son épouse, ils investissent 130 000 FB puisés dans leur cassette personnelle pour restaurer les lieux (électricité, peinture...) et acquérir 300 albums. La « Baie des tecks » voyait ainsi le jour.

Au départ, la « Baie des tecks » drainait une dizaine de copains et amis. Vingt-sept ans plus tard, elle compte un bon millier de lecteurs. « Un public vraiment large, se félicite son gestionnaire. Du cadre d'entreprise au banquier d'affaire, de l'ouvrier au manoeuvre, du SDF alcoolique au médecin urgentiste, nous avons de tout. Et depuis dix ans, le lectorat se féminise de plus en

plus. Avec, aujourd'hui, environ 60% de lecteurs hommes pour 40 % de femmes.»

Et pourtant, cette bédéthèque unique en son genre doit se débrouiller seule. Avec une poignée de bénévoles et des subsides limités : 7 000 euros de la Ville de Namur pour l'acquisition d'ouvrages, rien de plus. « Nous recevons des encouragements de partout, mais pas de financement, regrette Guy Lahousse. On profite des services de notre asbl, de ses bénévoles qui prestent soixante heures par semaine, de ses collections, mais sans contrepartie.» En 27 ans d'existence, la « Baie des Tecks » a reçu en tout et pour tout 1 030 € de la Fédération Wallonie-Bruxelles...

Voici trois ans, lors de son déménagement rue d'Arquet, l'asbl avait reçu le soutien du Gamah (Groupe d'action pour la mobilité des handicapés). L'objectif : favoriser l'accès aux personnes à mobilité réduite et obtenir le label « ad hoc ». Pour ce faire, il lui faut construire une petite rampe d'accès (10 m²). Dont coût : 800 €. Un dossier complet a été adressé tous azimuts (ministre-président de la Région wallonne, Fédération Wallonie-Bruxelles, Province de Namur, ministère de l'Intégration sociale, Awip...) Les uns ne répondent pas, les autres estiment que ça n'est pas de leur compétence.



« Nous sommes confrontés aux mêmes difficultés de financement lorsque nous organisons nos expositions, nos concerts, nos rencontres, se désole Guy Dehousse. Autant d'événements pourtant très appréciés des professionnels et du public. C'est vraiment décevant. »

Mais la « Baie des tecks » s'accroche. Coûte que coûte. Grâce à la volonté d'une petite équipe de passionnés et de son réseau d'utilisateurs motivés. « Nous louons environ 35 000 albums par an, soit 600 par semaine. Ce qui n'est pas mal du tout dans la mesure où nous ouvrons uniquement sept heures par semaine. Nous demandons 0,25 euro la BD pour 15 jours. Ce qui nous fait *grosso modo* 9 000 euros de taxes de prêt par an qui sont directement réinjectés dans les expos, les rencontres, les frais informatique... », explique son responsable.

Sa politique d'acquisition ? « Nous faisons au mieux avec les moyens du bord. » La « Baie » acquiert environ 900 nouveaux albums par an : un tiers de nouveautés à choisir parmi les... 4 000 sorties annuelles ; un tiers pour remplacer les collections abîmées ou volées et « le dernier tiers pour répondre aux demandes de nos lecteurs », explique Guy Dehousse.

« Des merveilles et des navets »

Comme d'autres dans le secteur, la bibliothèque namuroise est confrontée à la hausse des prix des albums et à l'explosion de l'offre : « Nous avons une mangathèque de mille volumes, mais ça bouge sans cesse. On ne parvient pas à suivre ».

Autre évolution : le désintérêt des plus jeunes pour la BD. « Nous drainons surtout

un public d'adultes de plus de 30 ans. Ce qui est un peu paradoxal quand on voit la multiplication d'écoles d'illustration et le talent de cette génération ». Un genre artistique qui, admet ce spécialiste, accouche de « merveilles et de navets », mais qui regorge d'auteurs, de dessinateurs et de scénaristes talentueux.

Un secteur qui, constate Guy Dehousse, s'est considérablement transformé en 27 ans. Et qui n'échappe pas à la globalisation : « Aujourd'hui un auteur chinois peut recevoir un scénario d'Argentine, être publié en Italie et voir son album imprimé en Espagne ».

À cela s'ajoute un phénomène de concentration des éditeurs. « En 1985, Dupuis, Lombard, Casterman, Dargaud, Glénat ... appartenaient à des familles. Ce sont maintenant des empires comme par exemple, Média-participation qui possède les éditions Dupuis, Lombard, Dargaud, plus ses filiales (Blake et Mortimer, Lucky Luke...) On ne peut plus réellement parler d'ancrage belge. Le vrai pouvoir est désormais à Paris. »

Un secteur qui va devoir enfin composer avec les nouveaux médias (Ipad, livre électronique, vente d'albums et système d'abonnements en ligne...). « La révolution est en marche mais elle sera lente, prédit Guy Dehousse. Car la génération des 30-65 ans, particulièrement en Belgique, est très attachée au support papier et à la notion de collection ».

Infos : www.baiedestecks.be
ou 0479 / 05.94.49



2) À Morlanwelz, le manga sous toutes ses coutures

Non, ce ne sont pas des dessins « inaboutis ». Ni même des « images dérisoires », comme pourrait le laisser croire la traduction littérale de « manga ». « Cessons d'avoir des idées préconçues sur ce courant qui, comme la BD classique ou la littérature, est forcément multiple », insiste d'emblée Hakim Larabi, de la bibliothèque de Morlanwelz. Ici, le manga, on le défend et on l'assume ! Avec une imposante « mangathèque » (2 à 3 000 ouvrages) et, par ailleurs, un BD club particulièrement actif.

« Face à l'engouement du public, et notamment des ados, nous avons lancé le projet avec un petit groupe de mordus. L'idée de départ : se réunir, échanger, conseiller et inventer ». La sauce au... wasabi a rapidement pris. Et désormais le club vit intensément.

« Le plus jeune a 11 ans, l'aîné 37 ans, se réjouit Hakim Larabi. Et il faut voir leur motivation ! Il y a une réelle écoute, un respect mutuel, des échanges, des coups de cœur. Ils mettent la main à la pâte, s'impliquent dans les politiques d'acquisitions, donnent des conseils, organisent des animations.»

Des jeunes véritablement absorbés par la culture manga : « ça dépasse de loin la seule BD, se félicite Hakim. Certains apprennent le japonais, vont voir des expositions. Ils s'intéressent aux styles vestimentaires et à la cuisine nippone, écoutent du rock venu de là-bas. Leur mythe absolu, ça n'est plus les USA, c'est Tokyo ! ». Au carnaval de Morlanwelz, ces jeunes du club prennent place dans le cortège, vêtus de costumes mangas réalisés par leurs soins. Au milieu des Gilles de Binche, ça dénote ! Ils montent des expos, des concours de dessin, des ateliers graphiques. Et récemment, ils ont créé un « Quiz manga » avec joute verbale en équipe (culture générale, *blind test*, etc.). « Ils sont déjà emballés pour remettre le couvert en 2012 », se réjouit Hakim.

**« Des valeurs d'honneur, d'amitié,
de solidarité »**

Mais qu'est-ce qui fait courir ces « mangaphiles » ? « Il y a tout d'abord l'univers, qui leur parle vraiment. Des personnages jeunes, fougues, qui défendent des valeurs d'honneur, d'amitié, de solidarité. Et puis, il y a l'aspect « aventures », des scénarios bien ficelés, les grandes épopées, les enjeux de société, la culture japonaise. À



travers le club, nous les amenons aussi à décrypter au maximum ce qu'ils lisent, à cultiver un certain esprit critique.»

À chaque âge, ses séries préférées. « Le manga est un courant très segmenté, rappelle le responsable du BD club de Morlanwelz. Les filles, les garçons, les plus âgés lisent tous des auteurs et des collections différentes ». Avec des centres d'intérêt très différents : « On réduit trop souvent le manga à une débauche de violence et de sexe. Certes, comme dans la BD classique, il y a des courants qui mettent plutôt l'accent là-dessus. Mais il y a surtout une masse d'auteurs brillants (Taniguchi pour ne citer que celui-là), des séries qui font la part belle aux questions d'écologie (Les Fils de la Terre...) et aux faits de société. Bref, c'est un courant très riche qui n'est pas qu'un simple phénomène de mode, conclut Hakim Larabi. Et je sens qu'il y a un intérêt de plus en plus grand dans le chef des bibliothécaires. Certains viennent nous voir avec l'intention de créer un BD club. Ça bouge et les professionnels se rendent compte que le manga est très demandé dans les comptoirs de prêt et qu'il s'agit d'une porte d'entrée intéressante vers la lecture publique ».

Infos : <http://bibliothequemorlanwelz.blogspot.com> ou 064 / 43.16.70

3) Un BDbus par monts et par vaux en province namuroise

Yakari débarque à Mettet. Niklos Koda, à Ciney. Et puis, il y a tous les autres : l'Agent 212, le Cercle de Minsk, Diabolic Garden... Une foule de héros, de séries et d'albums qui, depuis 2010, s'invitent régulièrement dans les villes et les campagnes de la région namuroise. Comment ? Via le BDbus, pardi ! Un concept novateur et ludique porté par les bibliothèques publiques en province de Namur.

« Notre Centrale, qui dispose depuis plusieurs années d'un fonds mangas assez fourni, était très régulièrement sollicité », explique Olivier Pirlot, bibliothécaire du BDbus. « Par ailleurs, les locales manquent souvent de moyens pour investir dans l'achat d'albums. Et puis, il y a une demande croissante du public ». Ainsi est né le BDbus, sur le mode de la bibliothèque itinérante.

Ce véhicule a été entièrement relooké et équipé d'étagères adéquates et d'un espace polyvalent. Il transporte à son bord plus de 3 000 documents (BD, mangas et DVD) et parcourt environ 9 000 kilomètres par an. Tous les mercredis après-midi, deux samedis par mois et bientôt un jeudi soir par mois, qu'il neige ou qu'il pleuve, le BDbus



sillonne la province de long en large pour aller à la rencontre des bédéphages de tous âges. De Florenne à Franières, de Thy-le-Château à Hamois, de Meux à Houyet, impossible de le rater !

« Nous effectuons au total 25 arrêts afin de desservir des petites localités et permettre à des usagers qui ne pourraient pas se déplacer d'accéder à ce fonds relativement étoffé », poursuit Olivier Pirlot.

Après moins de deux ans d'existence, le succès est au rendez-vous.

Six cents lecteurs se sont déjà inscrits. Les séances de prêt (1h par arrêt) ne désemplissent pas. Et les demandes ne cessent d'affluer. « On sent un intérêt énorme pour cette formule qui allie la proximité et la qualité », se réjouissent les responsables du BDbus.

L'objectif ? Il est multiple. Réduire la fracture sociale et culturelle ; amener le livre illustré dans des zones (semi-rurales ; mettre à la disposition de tous des ouvrages à un prix démocratique, etc.

Vertus démocratiques et pédagogiques

« Le prix de la bande dessinée a fortement augmenté ces dernières années, constate Olivier Pirlot. Par ailleurs, c'est un secteur de l'édition en pleine explosion. Même pour les plus mordus, ça devient très difficile de suivre de près les collections et les séries. Alors certains viennent chez

nous pour les tester ». Aussi, le public du BDbus est assez varié : « Il y a les lecteurs qui attendent impatiemment les nouveautés. D'autres qui redécouvrent leurs classiques ou les BD de leur enfance. Et puis, il y a les bédéphiles avertis. Nous tentons de trouver un équilibre entre toutes leurs attentes. De la BD « bateau » aux petites maisons d'édition moins connues mais qui valent le détour. »

Ce bus itinérant a également des vertus pédagogiques. En effet, nombre de lecteurs, désormais attirés par la BD, se tournent petit à petit vers d'autres formes de littérature. Et pousseront les portes des autres bibliothèques « classiques ». Mais cela ne s'est pas fait du jour au lendemain, rappelle Joëlle Labye, la responsable de l'itinérante de la Province de Namur, avec le soutien de Françoise Dury, responsable générale du Réseau.

Il faut dire que le BDbus a été bien pensé tant sur le fond (philosophie générale, fonction sociale et culturelle...) que sur la forme (look du véhicule, carte d'utilisateur, système de réservation/suggestion...) « Et le prêt n'est pas le seul service proposé », rappelle Olivier Pirlot.

Expositions, séances de dédicace, concours de dessin, lectures diverses... Le BDbus est sans cesse animé et... décoré (Halloween, Noël...) Ici, c'est une chasse aux trésors organisée dans la Ville de Ciney sur les traces de la BD d'espionnage Niklos Koda

(Dufaux & Greson). Là, ce sont les enfants qui sont invités à crayonner à la manière de Cox (Agent 212) ou de Batem (Marsupilami). Plus loin, le BDbus multiplie les lectures ou s'offre un set musical avec le trio « Camping Sauvach ». Autant d'événements qui font vivre la bande dessinée là où on ne l'attend pas. Et permet d'insuffler l'esprit du « 9^e art » aux quatre coins de la région namuroise.

Infos : <http://blogdbbus.over-blog.com>
ou 081 / 77.54.27 ou 52.99

4) Bédéphiles bruxellois : « La BD est un magnifique produit d'appel »

Tom Desmaele est bibliothécaire à Ixelles et initiateur de l'Association francophone des bibliothécaires bédéphiles de la Région bruxelloise (BD-BXL).

Comment est né ce projet ?

Face au manque d'intérêt pour la BD dans le chef de certains bibliothécaires, face à une certaine méconnaissance, voire à un dénigrement certain de ce type de littérature, face à des budgets souvent limités et les difficultés de certains collègues dans le suivi de leurs acquisitions, nous avons dé-

cidé, en 2008, de nous mettre autour de la table pour créer cette association.

Avec quels objectifs ?

Structurer, unifier et développer des fonds de bande dessinée cohérents. Proposer aux lecteurs une offre diversifiée et de qualité. Mettre en commun des expériences. Et, de façon plus générale, promouvoir la BD au sens large.

Vous travaillez donc en partenariat ?

En effet. Huit bibliothèques (deux à Jette, Berchem-Sainte-Agathe, Watermael-Boisfort, Koekelberg, Etterbeek, Ixelles et Evere) font partie du réseau et nous entretenons également des collaborations avec Woluwé-Saint-Pierre et Anderlecht, mais aussi avec la commission d'aide à la bande dessinée de la Communauté française, l'APBD, etc.

Quelles sont vos réalisations concrètes ?

Nous nous sommes impliqués au sein du catalogue collectif bruxellois informatisé (CCBI) afin de rendre la BD plus visible et mieux faire connaître un genre comme les mangas, les comics et les romans graphiques. Nous avons créé *Le Petit Neuvième*, une publication trimestrielle qui contient des critiques de nouveautés



à destination des bibliothécaires qui ne savent pas toujours quels albums acquérir. Nous avons également créé un fonds de bandes dessinées itinérant. Chaque bibliothèque alimente ce fonds avec des séries qui sont prêtées pour 6 mois. Ça permet d'éviter à certains d'investir et de faire connaître ces séries à leurs lecteurs. Mais tout ça se fait sans financement et en dehors de nos heures de travail. On aimerait être davantage soutenus.

Vous avez d'autres projets ?

Oui, notamment la création d'un blog commun avec des critiques, des listes d'auteurs, des ouvrages de référence, un espace de discussion... Cet outil interactif, accessible à tous, permettrait de mieux faire connaître la BD qui reste encore mal soutenue en bibliothèque.

Pourquoi selon vous ?

Elle reste associée à un genre secondaire, enfantine, purement graphique. Un truc d'ados, quoi ! Or, on sait que la bande dessinée a considérablement évolué ces dernières années et qu'elle produit des choses magnifiques. Les mentalités changent, mais parfois lentement. Fort heureusement, le monde des bibliothèques est en pleine évolution (personnel, décret...) Et la BD est devenue un véritable produit d'ap-



pel qu'on ne peut plus ignorer. Elle permet de faire la transition entre les sections jeunesse et adulte. Elle amène des usagers vers la lecture publique. Et puis, la bibliothèque a aussi un rôle à jouer dans la diffusion et la promotion d'auteurs, notamment belges, qui sont très souvent frustrés de voir leurs albums qui restent seulement quelques jours en tête de gondole d'une librairie avant de disparaître dans les collections. Chez nous, ils ont toujours une seconde vie !

Infos : BD-BXL 02 / 515.64.12



5) A Lasnes : un plaidoyer vivant de la BD alternative

De son côté, la bibliothèque P. Jacobs à Lasnes (14 000 habitants), a pris le parti de défendre depuis quelques années la BD dite « alternative ». Avec un réseau d'usagers en croissance (1 145 d'inscrits en 2010), un fonds relativement bien garni (près de 30 000 ouvrages), cette bibliothèque reconnue en février 2008, a compris depuis longtemps d'intérêt de la BD : « Nous avons inscrit la BD dans notre plan pluriannuel et il s'agit d'en faire une de nos priorités », insiste Delphine Dutry, la bibliothécaire responsable.

« À côté de notre bédéthèque classique qui compte environ 2 000 albums, nous avons envie de nous spécialiser en visant un public cible de jeunes adultes et d'adultes, plutôt composé de gens curieux et connaisseurs », ajoute sa collègue, Isabelle Kahn.

Son credo, donc : la BD de création ou qualifiée d'« *underground* ». Celle qui fait la part belle aux formats variés, au noir et blanc, à la pagination libre (au-delà des 48 pages classiques), aux ouvrages de tailles diverses, à des récits intimistes, autobiographiques, muets, etc.

« Nous voulions faire des liens avec l'art et mettre en avant des jeunes auteurs et des petites maisons d'édition, belges de surcroît ».



Un choix éditorial audacieux et pionnier qui, au fil des années, s'avère gagnant malgré les obstacles (difficultés pour cataloguer ou prêter ces ouvrages ; un milieu plutôt fermé, voire élitiste ; un catalogue réduit et peu de références au niveau des acquisitions...)

« Le public apprécie notre démarche et on sent un intérêt grandissant pour cette forme d'art. Des usagers viennent de Genval, Rixensart, Braine-l'Alleud... pour chercher des ouvrages chez nous », se félicite-t-on à la bibliothèque P. Jacobs. Et les chiffres sont là : plus de 7 000 prêts BD depuis janvier 2011 et une série de retours très positifs.

Un soutien aux maisons d'édition indépendantes

Dans cette commune jeune (40 ans en moyenne), plutôt aisée, voire riche, la petite équipe en place multiplie les événements pour faire connaître ce genre en apparence marginal. Ainsi, il y a quelques mois, elle a monté une expo sur le thème du suicide, avec le Centre de prévention. Différents auteurs ont illustré leur vision du suicide et un ouvrage collectif a vu le jour.

En 2012, une autre expo, plus ambitieuse encore, sera consacrée aux maisons d'édition indépendantes (Frémok, 5^e couche, L'employé du moi, Futuropolis, Nos restes...) « Chaque maison disposera d'un volume d'un m³ à exploiter comme elle l'entend, explique Isabelle Kahn. Et on espère créer une expo itinérante qui pourra tourner dans d'autres bibliothèques ».

BD crossing, BD mobile, club jeunesse, invitation d'auteurs, atelier de création avec Olivier Spinewine (spécialisé dans les livres pliés et dans l'art BD)... Tout au long de l'année, la bande dessinée alternative prend des formes diverses et variées : « On s'efforce de soutenir au mieux la création, la promotion et la diffusion en soignant notre espace lecture (accueil, environnement...) et en continuant à acquérir un maximum d'ouvrages de qualité grâce à un large soutien budgétaire de la commune », se félicitent les bibliothécaires. ●

Infos : 02 / 633.42.43

La Commission d'aide à la bande dessinée : quatre ans d'activités

par Bruno MERCKX

attaché au Service général des Lettres et du Livre,
secrétaire de la Commission d'aide à la bande dessinée



La création de la Commission d'aide à la bande dessinée, nouvelle instance d'avis du secteur culturel, remonte à l'année 2007. Cette date peut paraître bien tardive pour un secteur qui, depuis plusieurs décennies, est emblématique de nos régions et une marque de reconnaissance à l'échelle internationale.

Le constat doit cependant être tempéré. L'effort public s'est avant tout porté dans le domaine de l'enseignement : les académies et les écoles d'art (l'école de recherche graphique, les instituts Saint-Luc...), ont développé des formations en bande dessinée de niveau professionnel.

De leur côté, les services de la Culture, directement ou indirectement, ont aussi apporté leur soutien à des expositions et à des manifestations aux côtés d'autres pouvoirs locaux, provinciaux ou associatifs¹.

Restait à promouvoir les auteurs et les éditeurs, en privilégiant la bande dessinée dite « de création », secteur peu commercial mais fondamental car témoignant des nouvelles recherches narratives et graphiques. Ce fut fait à partir de 2002 avec la mise sur pied d'un groupe d'experts et l'existence d'un budget spécifique².

Des jeunes auteurs ont bénéficié de cette première politique de soutien ; depuis, plusieurs sont devenus des valeurs sûres. Citons Dominique Goblet (*Faire semblant c'est mentir*), Olivier Deprez (*Le château*), Cédric Manche et Loo Hui Phang (*J'ai tué Géronimo*) ou Michel Matthys (*Moloch*). Des maisons d'édition telles que le Fréon coordonné par Thierry Van Hasselt, la Cinquième couche de Xavier Löwenthal et William Henne, ou la maison belgo-française Les Impressions nouvelles ont aussi

bénéficié du soutien à leurs projets.

La Commission créée par la ministre de la Culture s'inscrit dans une continuité. Les membres du groupe d'experts en constituent le noyau et s'y ajoutent quatre représentants des tendances idéologiques et philosophiques (les grands partis politiques démocratiques) ainsi qu'un représentant d'une société d'auteurs³. François Schuiten a accepté de présider la Commission. Son implication dans la Commission témoigne du haut degré d'exigence narratif et graphique souhaité.

L'existence d'une instance d'avis officielle participe désormais à une reconnaissance pleine et entière de ce genre littéraire et de ses auteurs, qu'ils soient dessinateurs ou scénaristes.

Les aides aux auteurs

L'optique suivie par la Commission est de privilégier le soutien à la bande dessinée dite « de création ». On peut la caractériser par le souci d'originalité et de recherche graphique, par l'intégrité du discours proposé, par la diversité des thèmes traités en bande dessinée, ou encore par l'absence ou le peu de concessions vis-à-vis des contraintes commerciales. La Commission salue la prise de risques, l'esprit de recherche, le travail de longue durée.

¹ On trouve aussi la trace dans les années 1980 d'un répertoire d'auteurs réalisé par une éphémère « sous-commission » culturelle. Quand au centre belge de la bande dessinée, une asbl indépendante, il est soutenu en tant qu'institution muséale.

² Dès le départ, des bibliothécaires, dont Jean-Luc Capelle (Nivelles), ont été partie prenante dans la création d'un groupe d'experts en bande dessinée.

³ La Commission est composée de François Schuiten et Dominique Goblet, auteurs, de Denis Larue, Frédéric Pâques et Jean-Marie Derscheid, experts, de Thierry Bellefroid, critique, de Tanguy Roosen, représentant de la SACD-SCAM et des représentants des tendances idéologiques et philosophiques : Michel Cohen (CDH), Philippe De Pierpont (ÉCOLO), Fabrice Preyat (PS) et de Roland Rosoux (MR).



Le bleu est une couleur chaude, de Julie MAROH, chez Glénat. Prix du public au festival d'Angoulême 2011.

Afin d'encourager ce mouvement, la Fédération Wallonie-Bruxelles propose des bourses de soutien à la création comparables à celles destinées aux écrivains et aux auteurs en littérature de jeunesse: des bourses de découverte, des aides aux projets, des aides à la création, permettant au lauréat de se dégager du temps, ainsi qu'une bourse de congé sabbatique.

En quatre ans, 55 projets d'auteurs issus de la Fédération Wallonie-Bruxelles ont été soutenus ; la liste est déjà longue, relevons quelques noms tels que Thierry Bouüaert (*La Garden Party*), Nicolas Dandois (*Napoléon*), Max De Radiguez (*l'âge dur, Frangins*), Renaud Dillies (*Bulles et Nacelle*), Joseph Falzon (*jours de guerre*), Aurélie Levaux (*Menses ante rosam, les Yeux du seigneur*), Pierro Macola (*Dérives*), Noémie Marsily (*Fouilli-feuillu*), Dimitri Piot (*Koryu d'Edo*) ou encore Julie Maroh, récompensée à Angoulême pour *le bleu est une couleur chaude*, paru chez Glénat.

Étienne SCHRÉDER au BAL, Musée des Beaux-Arts de Liège (Bilan public 2011). Deux des facettes du lauréat de la bourse de congé sabbatique 2010-2011 : une collaboration discrète à la série *Blake et Mortimer* mais surtout un ouvrage très remarqué en bande dessinée de création. Photo : Péri, 2011.

« La bande dessinée de création n'a pas de prix »

À l'inverse d'autres secteurs, la Fédération Wallonie-Bruxelles ne décerne pas de Prix ni de Grand prix. Il existe déjà des prix reconnus à Angoulême, ainsi qu'une grande diversité de récompenses à dimension locale ou régionale, au rayonnement va-

riable. L'abondance nuit et la visibilité des bénéficiaires n'est plus garantie. Il a donc été préféré d'épargner l'exercice et mettre en avant les lauréats des bourses de congé sabbatique.

Cette bourse, d'un montant de 25 000 € est destinée à un auteur qui dispose déjà d'une œuvre et qui propose un projet éditorial personnel. La bourse lui permet de s'y consacrer entièrement. Elle est une véritable reconnaissance pour un travail déjà accompli et une incitation à le poursuivre.

À cette fin, nous présentons ci-dessous les trois lauréats et encourageons cordialement les bibliothécaires à (re)découvrir leurs œuvres et à les faire partager à leurs lecteurs.

- Jean-Philippe Stassen (2009-2010) :

L'auteur s'est fait un nom chez Dupuis avec *le bar du vieux Français et Thérèse*. Ensuite, avec *Déogratias* et *Les Enfants*, il n'a pas hésité à aborder les thèmes sensibles du génocide au Rwanda de 1994 et des troubles dans l'Est du Congo. L'oeuvre est actuelle, originale, intègre et sans concession. Aujourd'hui, Jean-Philippe Stassen a entrepris une série de reportages dessinés (*L'étoile d'Arnold*, 2010, paru dans la revue XXI).

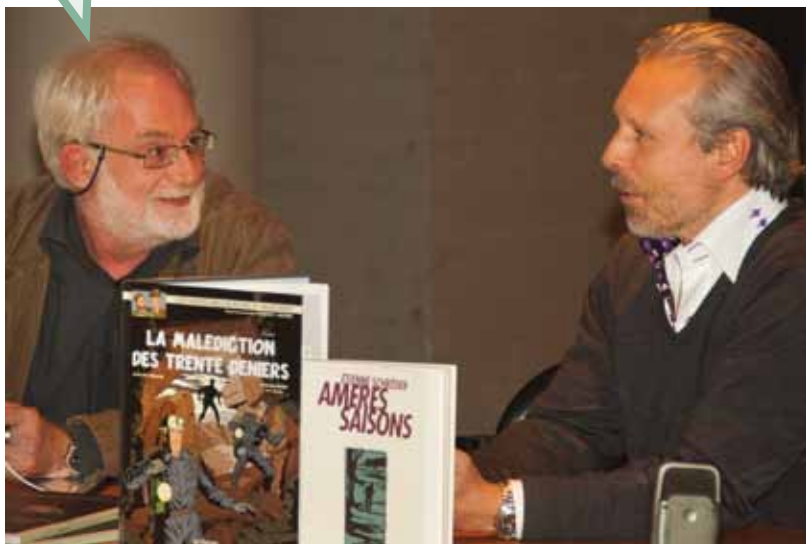
- Étienne Schröder (2010-2011) :

Cette personnalité au parcours complexe s'est révélée au grand public avec le récit graphique *Amères Saisons*, paru chez Casterman. Étienne Schröder était jusqu'à un homme d'ateliers, de studios graphiques, auxquels il a prêté son talent à l'ombre des grandes signatures. Son travail actuel porte d'ailleurs sur la thématique du « nègre littéraire ».

Étienne Schröder anime aussi des ateliers de jeunes auteurs en bande dessinée dans le cadre de collaborations internationales.

- David Vandermeulen (2011-2012) :

En 1998, David Vandermeulen s'est lancé dans un chantier ambitieux, en entreprenant de retracer le parcours du chimiste Fritz Jacob Haber, prix Nobel en 1918 et concepteur de gaz mortels devenus tristement célèbres.



Le travail est graphiquement exigeant et nécessite le recours à une documentation considérable. La série est aujourd'hui à mi-chemin, trois volumes sont déjà parus chez Delcourt. La bourse permettra au projet de conserver toute sa dynamique afin qu'il soit mené jusqu'à son terme.

L'auteur s'interroge : « La bande dessinée peut-elle s'approprier la complexité et l'autorité des oeuvres littéraires ? » Pour la Commission d'aide à la bande dessinée, la réponse est, ici, en tous points positive.

Le soutien aux éditeurs et organisateurs d'activités

En quatre ans, plus de 74 projets ont été soutenus. Le tableau des productions est éclectique mais leur originalité est leur dénominateur commun.

À titre d'exemple, citons une étude consacrée à Chris Ware, (Les Impressions nouvelles), des traductions du finlandais Turunen (Frémok), des projets narratifs relevant du livre d'art (*Par les Sillons* de Vincent Fortemps, chez Frémok), des initiatives rafraîchissantes, telles le *1H25* et *Momon* de Judith Forest à la Cinquième couche ou encore le *Robin Hood* de Simon Roussin chez l'Employé du moi.

Un autre type d'ouvrage est le *match de Catch à Vielsalm*, faisant dialoguer des auteurs en bande dessinée et des artistes personnes handicapées, pour un résultat qualifié « d'ambitieux et troublant de force ».

Citons aussi un catalogue d'exposition consacré aux *Prémices de la bande dessinée*⁴, édité par la Bibliotheca Wittockiana, ou le projet collectif *Vivre*, du Centre de prévention du suicide réalisé, c'était fondamental, en toute liberté de création.

Enfin, relevons des actions de soutien à de la micro-édition et au fanzinat, ainsi qu'un appui au site internet de création www.grandpapier.org; une indication de l'ouverture au soutien des projets numériques.

Les manifestations en bande dessinée

Deux activités ont bénéficié d'un soutien régulier : les « 24 heures de bande dessinée », opération participative du collectif Employé du moi, et les performances « Action mix commando » du collectif Frémok.

Pour le reste, il existe peu de soutiens aux manifestations pour le grand public : la plupart des festivals se consacrent surtout à de la bande dessinée classique et ne s'investissent pas souvent dans la recherche graphique⁵. Ces festivals sont parfaitement honorables mais les soutiens budgétaires sont avant tout à trouver à d'autres sources. Le même constat restrictif est valable pour les expositions rétrospectives, la plupart étant dépourvues d'accompagnement critique, par exemple par la réalisation d'une publication.

Une préoccupation : les archives

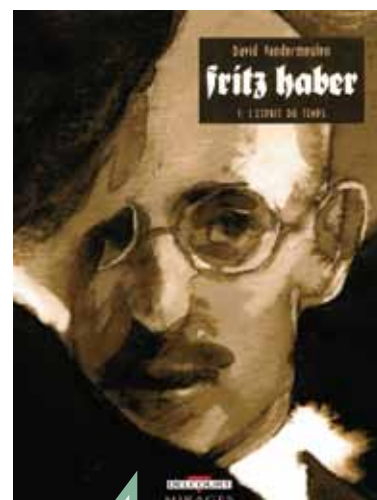
La Commission d'aide à la bande dessinée a également une mission de propositions. Elle s'inquiète ainsi du devenir des archives de la bande dessinée : comment en effet protéger et conserver dans nos régions les originaux d'auteurs, en particulier lors des successions.

Au vu des cotations élevées dont elles font l'objet, nombre de planches originales se retrouvent ou vont se retrouver hors des frontières, soit dans des institutions bien dotées, soit dispersées aux quatre vents à l'occasion de ventes publiques.

Le Gouvernement de la Fédération Wallonie-Bruxelles a officiellement manifesté son intérêt pour cette problématique dans sa déclaration de politique générale. Il s'agit d'un dossier complexe, que la Commission suit avec beaucoup d'attention.

La bande dessinée en bibliothèques et librairies

Soutenir la création et l'édition en bande dessinée doit s'accompagner d'une dif-



Fritz Haber, de David VANDERMEULEN, bourse de congé sabbatique 2011-2012. Trois volumes sont parus chez Delcourt.

⁴ Benjamin Rabier est une des découvertes du catalogue ; l'usage de ses personnages aurait fait les délices des spécialistes du droit d'auteur si l'œuvre ne relevait aujourd'hui du domaine public.

⁵ Quelques initiatives locales sont toutefois soutenues directement par la ministre de la Culture, à titre d'encouragement à la diversification de leurs activités.

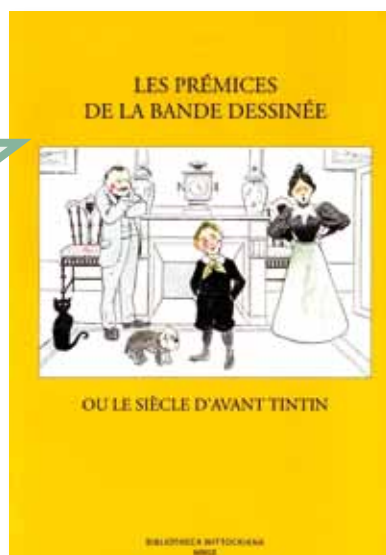


Quel avenir pour les archives en bande dessinée ? François Schuiten devant la collection de planches originales de La Ville de Liège (Bilan public 2011). Photo : Péri, 2011.

fusion convenable, dépassant le cadre de quelques circuits d'initiés. L'aide à la diffusion reste un véritable chantier pour les années qui viennent.

Dans le domaine de la librairie, les tables et rayons des établissements proposant de la bande dessinée sont confrontés à une profusion et une rotation rapide de titres classiques et commerciaux. Dès lors, la place réservée à la création indépendante n'a pas toujours la visibilité qu'elle mérite⁶. Quant aux bibliothèques, elles peuvent diversifier leur offre en bande dessinée et, notamment, accorder une place aux ouvrages dont les auteurs ont bénéficié d'un soutien public. Favoriser, encourager, faciliter des acquisitions ; sur le principe, rien ne s'y oppose. Reste à voir comment et avec quels moyens, la réflexion doit encore se poursuivre.

Les prémices de la bande dessinée. Ou le siècle d'avant Tintin. Catalogue de l'exposition de la Bibliotheca Wittockiana, 2009.



⁶ Des marges de progression existent dans le secteur de la librairie indépendante. À ce jour une seule librairie spécialisée en bande dessinée (La ligne claire, à Mons) a entrepris de bénéficier du label des librairies de qualité.

Il existe toutefois déjà de belles initiatives en bibliothèques. La création du « BD bus » bibliobus provincial namurois, par exemple, qui vient en appui des collections classiques et permet la découverte d'une bande dessinée diversifiée.

À citer aussi le plan de développement de la lecture en bande dessinée, porté par la bibliothèque de la Commune de Lasnes, la bien dénommée « Bibliothèque Edgard P. Jacobs ».

Enfin, saluons les initiatives de la bibliothèque de la Commune d'Ixelles. Outre l'enrichissement de ses collections en bande dessinée, elle coordonne l'« Association des bibliothécaires bédéphiles de la Région de Bruxelles-Capitale », une plateforme d'échanges d'informations et de prêts d'ouvrages. En rendant visite à la bibliothèque en 2010 pour son bilan public, la Commission a souhaité souligner l'intérêt de cette initiative exemplaire.

En savoir plus ?

Le travail du secteur de la bande dessinée de création est désormais visible sur le site internet www.bandedessinee.cfwb.be. La galerie des œuvres donne un petit aperçu des ouvrages ayant bénéficié d'une attention positive de la Commission d'aide à la bande dessinée, au titre de soutien à l'auteur ou à l'éditeur.

Auteurs, éditeurs et organisateurs de manifestations peuvent introduire leurs candidatures auprès du secrétariat de la Commission, bd Léopold II, 44, bureau 1A025 à B-1080 Bruxelles, commission-bd@cfwb.be. Les demandes comprennent un dossier au format numérique (pdf ou lien internet) et un dossier-papier en 3 exemplaires.

La Commission se réunit quatre fois l'an ; chaque avis positif est proposé à la décision de la ministre de la Culture. Suivent ensuite des procédures de liquidation des subventions.

Le parcours n'est pas rapide. Mais, protection des budgets oblige, bien des clés sont nécessaires pour ouvrir le coffre-fort aux subventions publiques. ●

Le premier Répertoire

d'auteurs et illustrateurs BD

En 2007 se mettait en place la Commission d'aide à la bande dessinée, destinée à favoriser la création indépendante, en particulier celle des jeunes auteurs.

par Bruno MERCKX

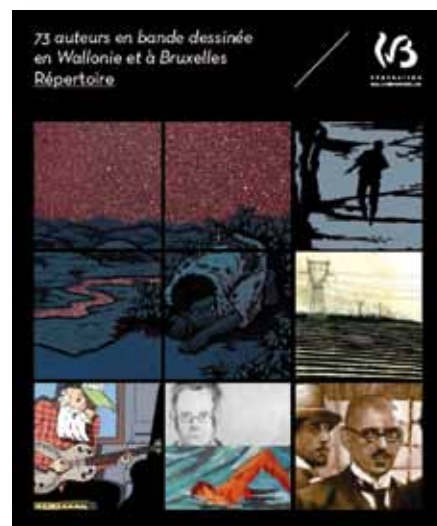


Des bourses d'aide aux projets de création sont désormais décernées par la Fédération Wallonie-Bruxelles, un soutien qui est à présent comparable à celui apporté depuis de longues années aux écrivains de nos régions. Le répertoire recense des dessinateurs, des scénaristes, et quelques essayistes, qui ont bénéficié d'une bourse ces cinq dernières années. Aux côtés d'auteurs confirmés, on découvrira ainsi des talents en devenir. Certains auteurs sont édités par de grandes maisons, d'autres le sont par des petites structures, d'autres enfin ne sont encore connus que par leur blog ou leur site internet. Le répertoire permettra de mieux les faire connaître.

On trouvera aussi dans le répertoire plusieurs auteurs représentatifs de la création contemporaine qui ont été sélectionnés par Wallonie-Bruxelles-International pour figurer dans « Génération spontanée ? », une exposition de promotion de la bande dessinée qui circule de par le monde.

Dans un souci de cohérence, les Commissaires de cette exposition, Jean-Marie Derscheid et Thierry Bellefroid, se sont également investis dans la réalisation de ce répertoire.

En tout, plusieurs dizaines d'auteurs de la Fédération Wallonie-Bruxelles sont recensés.



Le répertoire comprend enfin une présentation des maisons d'édition actives en Wallonie et à Bruxelles en accordant une attention particulière aux structures éditoriales indépendantes. ●

• *Répertoire des auteurs de BD en Wallonie et à Bruxelles.* -
Bruxelles : Fédération Wallonie-Bruxelles,
2012 - 135 p. : ill. ; 24 cm. - ISBN 978-2-930071-83-4 (Br.).

Les bandes-dessinées

au sein des bibliothèques publiques

par Nicolas BORGUET
attaché au Service de la Lecture publique



	2006	2007	2008	2009
Bandes dessinées « adultes »	233 542	219 783	255 899	285 052
Bandes dessinées « jeunesse »	347 579	371 602	409 913	430 248
Total bandes dessinées	581 121	591 385	665 812	715 300
Collections totales	11 208 453	11 293 391	11 470 382	11 862 062

Entre 2006 et 2009, le nombre total de bandes dessinées au sein des collections des bibliothèques publiques, a augmenté sensiblement chaque année. Cependant, elles ne représentent qu'une petite part des collections totales (6% en 2009).

En ce qui concerne le prêt, nous n'avons pas de renseignements concernant, spécifiquement, le prêt de bandes dessinées. Toutefois, un chiffre de prêt des bandes dessinées ne donnerait sans doute pas une image satisfaisante de l'utilisation faite de ce support, tant il est fréquemment utilisé dans le cadre de la « lecture sur place ». Par exemple, lors d'une enquête sur les « séjournants », voici ce que nous a confié un utilisateur de la bibliothèque des Chiroux : « Tous les jours je viens plusieurs heures à la bibliothèque, je m'installe et je lis des bandes dessinées, uniquement des bandes dessinées... ». ●



La BD

dans le marché du livre francophone en Belgique

Deux sources nous informent annuellement sur la vie économique du livre francophone en Belgique. Il s'agit d'une part des statistiques annuelles des membres de l'Association des éditeurs belges (Adeb) et d'autre part, jusqu'à fin 2010, des études sur le Marché du livre de langue française commandées par le Ministère de la Communauté française et réalisées par le Cairn (Marc Minon).

par **Sonia LEFÈVRE**
attachée au Service des Lettres et du Livre 

Ces sources ont cependant leurs limites. Elles ne sont pas encore adaptées pour évaluer l'impact du développement des ventes sur Internet.

Les chiffres de l'Adeb

Pour planter le décor, quelques statistiques générales pour l'année 2010 :

- Elles n'intègrent pas encore les ventes de livres numériques dont entre autres, les ventes réalisées par le site IZNEO (lancé en mars 2010) qui associe dix-neuf éditeurs de bandes dessinées et propose actuellement plus de 2 000 titres (des albums numériques à louer ou à acheter et également accessibles via des sites des librairies et de bibliothèques pour celles qui le souhaitent).
 - Elles ne tiennent pas compte des ventes de livres papier réalisées sur notre territoire par les comptoirs de vente en ligne situés à l'étranger comme Amazon ou PriceMinister. Or il semblerait que ces ventes en ligne pourraient représenter, pour certaines catégories éditoriales, plus de 15% du marché du livre.
 - Elles ne tiennent pas compte du chiffre d'affaires réalisé par certains éditeurs sur la vente d'accès à des bases de données enrichies, entre autres, par des contenus présents jusqu'il y a peu dans des livres ou des revues au format papier.
 - Le chiffre d'affaires global de production des membres de l'Adeb, toutes langues confondues, s'élève à 237,1 millions d'€ (en recul de 2,7 % par rapport à 2009) ;
 - La répartition par langue du chiffre d'affaires des membres de l'Adeb se réalise comme suit : langue française 151 millions d'€ dont 37% sur le marché intérieur et 63% sur les marchés de l'export, en langue néerlandaise, 78 millions d'€ dont 93% sont réalisés sur le marché intérieur ;
 - La production en titres des membres de l'Adeb reste stable (6 933 titres). Par contre le nombre d'exemplaires vendus (24,85 millions) est en diminution de 7%.
- Championne toutes catégories, la bande dessinée francophone, en croissance par rapport à 2009, domine largement avec 60% du chiffre d'affaires total de la production en langue française des éditeurs de l'Adeb. Suivent le livre de sciences humaines et scientifique (22,5%), le livre

scolaire (11%) et de jeunesse (5%). Au palmarès des ventes de livres en langue néerlandaise des éditeurs membres de l'Adeb, les premières places sont occupées par le livre de sciences humaines (64,5%) et le livre scolaire (26%). La BD arrive à la traîne avec 3,5% suivie par le livre pratique (2,5%).

Une remarque cependant, les maisons d'édition actives en Belgique dans le secteur de la bande dessinée (comme dans les domaines scolaire, universitaire et juridique) sont maintenant intégrées ou adossées à de grands groupes internationaux, ce qui rend plus artificielle la distinction entre maisons d'édition belges et étrangères.



Les chiffres du marché du livre de langue française

Au-delà des chiffres de la production éditoriale francophone belge, le marché du livre en Belgique francophone est occupé à 70% par des livres importés principalement de France. La part de marché des ouvrages « belges », assez stable, se situe donc autour de 30 %. Mais leur poids est très inégal selon les secteurs.

Évolution des ventes 2008 - 2010 par catégories éditoriales (en euros courants) (source : CAIRN.info)

Catégories éditoriales	Évolution 2008 - 2010
Beaux-livres et livres pratiques	11,9 %
Livres pour la jeunesse	8,2 %
Livres scientifiques, techniques, médicaux	3,4 %
Livres scolaires et parascolaires	2,2 %
Ensemble	2,1 %
Livres de poche	1,6 %
Bandes dessinées	0,2 %
Littérature générale	- 0,4 %
Livres de sciences humaines	- 3,8 %
Dictionnaires et encyclopédies	-7,5 %

Le secteur du livre de poche, de la bande dessinée et celui de la littérature générale enregistrent un tassement après une hausse assez sensible entre 2005 et 2008. Le recul est plus marqué encore pour le livre de sciences humaines, notamment en ce qui concerne les ouvrages de recherche : après neutralisation des effets de l'inflation une baisse de 10 % en 5 ans est enregistrée. Enfin pour la même période, les dictionnaires et encyclopédies, concurrencés de manière extrême par le développement de l'information disponible sur Internet, ont baissé de plus de 25 % (en euros courants). Ce secteur n'occupe plus désormais, en Belgique, que 3 % des ventes de livres de langue française. ●